

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 15 (1911)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
Autor: Rossat, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

Le Jura bernois catholique possède des récits particuliers, appelés *fôl* (*fôles*),¹⁾ qui sont l'équivalent des contes fantastiques dont on a bercé notre enfance, histoires merveilleuses uniquement destinées, dans l'esprit du narrateur, à égayer son auditoire. Bien différentes en cela de la *fable* ou *apologue* qui se propose avant tout de moraliser, les *fôles* n'ont aucune portée morale, et ce serait une erreur, à mon avis, que de vouloir y chercher la moindre intention didactique. J'ai eu bien des fois l'occasion de le constater: le conteur des fôles n'a d'autre but que de divertir son public; ce sont des histoires pour amuser.

Il ne faut pas confondre la fôle avec les *légendes religieuses* ou *sacrées*, dont par exemple M. Quiquerez et après lui M. l'abbé Daucourt ont publié un certain nombre, ni même avec les *farces*, les histoires comiques ou burlesques, fort répandues, et que la malice populaire se plaît à attribuer à certaines localités. Dans tous les pays, il est un village privilégié (!)²⁾ contre lequel sont dirigés tous les brocards possibles et où doivent s'être passées toutes les niaiseries, les extravagances et les balourdises imaginables.³⁾ Les fôles se distinguent nettement de ces deux genres: à la vérité, elles renferment souvent des passages comiques, burlesques même; mais l'élément *merveilleux*, *surnaturel* y domine toujours. Les conteurs de fôles savent fort bien faire la différence entre ces divers genres, et ils ne donneront jamais à des légendes, ou à des farces le nom de fôles.

¹⁾ Je me permets ce néologisme pour simplifier et éviter des expressions comme: contes fantastiques, contes merveilleux. — ²⁾ Dans le Jura catholique, ce bienheureux village est *Bonfol*, en patois *bõfõ*, nom prédestiné puisqu'il peut signifier: *Bon fou*. Les gens de Bonfol portent le sobriquet de: *lë bã* = *les crapauds*, à cause des étangs qui entourent le village. — ³⁾ Un écrivain jurassien, M. A. *Biétrix* a donné toute une collection de ces farces dans « *Lai Lattre de Bonfô* » = *La Lettre de Bonfol*. (Manuscrit de la Biblioth. de l'Ecole Cantonale de Porrentruy, 1880, renfermant 24 histoires patoises.)

Ce mot de *fôl* dérive du latin *fabula*⁴⁾ et ne se rencontre que rarement dans les patois français; je l'ai cependant trouvé dans le Glossaire des *Noëls bourguignons* de La Monnoye (*faule* = fable). Plusieurs villages du Jura bernois distinguent nettement entre *fôl* et *fābyə*.⁵⁾ Le Dictionnaire de Guélat⁶⁾ nous donne les deux mots patois: *fābyə* = fable, et *fôl* = *bali-verne*, fable. Par contre d'autres localités ne connaissent qu'une seule de ces deux expressions; le *Dictionnaire de Biètrix*⁷⁾ n'a que *fôl* = fable.

Enfin dans bien des endroits, le peuple, ignorant l'origine et le sens précis de *fôl*, l'a rapproché d'un mot plus connu et confondu avec *fôliə* = folie⁸⁾; il prend alors fôle dans le même sens et dit indifféremment: *dîr dē fôl*, ou *dîr dē fôliə* = dire des « contes bleus », des sornettes.⁹⁾

Les fôles ont été très populaires autrefois dans le Jura catholique, et les plus vieilles personnes m'affirment que « *dē l'bō vĕyə tã* », dans le bon vieux temps, elles se redisaient à toutes les veillées, où elles obtenaient toujours le plus franc succès de rire. De nos jours, le peuple ne les raconte plus guère, pas plus qu'il ne chante nos belles chansons patoises; c'est à peine si, par ci par là, on a la bonne fortune de trouver un vieillard qui se rappelle encore, mais vaguement, quelques fragments de ces vieux récits, presque disparus.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de leur assigner une date quelque peu précise, les fôles doivent remonter assez loin en arrière, si j'en crois le témoignage de mes vieux sujets; en effet ils les tenaient tous d'anciens conteurs, ou bien de leur grand-père ou de leur grand'mère, qui, à leur tour, les avaient apprises vraisemblablement de la même manière.

⁴⁾ Cf. l'italien *favola* = storiella, apologo, et *folia*, vx. ital. *faula* = storiella fantastica, senza scopi educativi; c'est exactement la définition de notre *fôl*; — prov.: *faula*. (Cf. Körting, Lat.-rom. Wbuch., article *fabula*).

— ⁵⁾ Dans notre patois, *fāb(u)la* = *fābyə* ou *fābl*; mais *fā(b)ula* = *fôl*. Cf. *tāb(u)la* = *tābyə*, *tēbyə* (vx. patois); *tā(b)la* = *tāl*, et *tā(b)ula* = *tōl*, frq. *tôle*. — ⁶⁾ Manuscrit de l'Ecole cantonale de Porrentruy. — ⁷⁾ id. —

⁸⁾ Le mot *fôl* n'est pas, comme on pourrait aussi le supposer, le fém. de *fō* = fou. Cette forme là n'existe pas dans notre patois; le fém. de *fō* est *dōb*: *ĕl ā fō* = il est fou; *ĭ ā dōb* = elle est folle. [Cf. ARCH. VI p. 162, note 4.] — ⁹⁾ Cf. J. Surdez: *Piera Péquignat*, p. 11: *lĕ djā k' rkôtĕn stā fōl* = les gens qui racontèrent cette plaisanterie. Cf. aussi p. 13, etc.

Les fôles, cela va sans dire, n'ont jamais été écrites; elles se sont transmises uniquement par la *tradition orale*. C'est surtout à ce point de vue qu'elles méritent de fixer notre attention: nous avons là, prise sur le vif, l'authentique tradition populaire.

Il est bien évident que la personnalité et le tempérament du conteur sont pour beaucoup dans le succès d'une fôle. En apprenant un récit et en le répétant à son tour, il est tout naturellement frappé par certains détails, certains mots typiques, certaines tournures originales qu'il conserve intactes et pour jamais dans sa mémoire; mais cela ne l'empêche pas, à son tour, de modifier, d'arranger, de transformer, de développer ou d'amplifier le conte au gré de son imagination. Ainsi je sais pertinemment de mon sujet Joseph Juillerat, un renommé conteur de fôles, que c'est lui qui a choisi *Bâle* comme scène de tous ses récits, sans s'inquiéter des impossibilités pouvant résulter de ce choix (le berger devenant *roi de Bâle*!) En ce faisant, il se conformait simplement à une antique coutume de son village. « s'ā bī xūr, m'expliquait-il, k' sōlī s' n'ā p' pēsē ę bēl; mē, k'ās k'vō vlē! txīo nō, tō s'k'ērīv dīx, s'ā ędē ę bēl! = *C'est bien sûr que cela ne s'est pas passé à Bâle; mais, qu'est-ce que vous voulez! chez nous, tout ce qui arrive ainsi, c'est toujours à Bâle!*

Cela n'empêche pas qu'une fois que le narrateur a donné à son récit sa forme définitive, il le répète dès lors presque mot à mot, sans variantes appréciables. Il le *récite* sans se tromper et, chose à noter, sans aucune défaillance de mémoire, quelle que puisse être la longueur de la fôle. C'est ce que j'ai retrouvé chez tous mes sujets. J'ai entendu, par exemple, le vieux Pierre Caillet, d'Alle, raconter deux fois de suite la fôle de *Jean de l'Ours*, d'abord à l'auberge devant un auditoire, puis plus tard chez lui, quand il me l'a dictée: c'était absolument identique, sans une seconde d'hésitation, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence entre raconter et dicter.¹⁰⁾ Que ne puis-je reproduire aussi l'entrain, la belle humeur, la malice, le brio du conteur! Et les éclats de rire des auditeurs aux passages amusants, et l'attention aux moments pathétiques! C'était vraiment une scène du plus haut intérêt. Tous ceux qui ont

¹⁰⁾ Feu Joseph Juillerat m'a dicté, *trois heures et demie* durant, sans chercher une seule fois un mot ou une phrase, la fôle *du petit Bâlois*.

eu le plaisir de connaître le vieux Pierre se rappelleront longtemps encore ce petit homme au regard vif, pétillant et spirituel, qui était le boute-en-train de toutes les soirées du village.

Dans cette étude, je présenterai à mes lecteurs douze fôles, dont sept que j'ai recueillies pendant mes tournées dans le Jura, et notées directement de la bouche du narrateur. Les cinq autres m'ont été obligeamment communiquées par M. *Jules Surdez*, instituteur à Saignelégier, un infatigable et distingué patoisant auquel notre littérature dialectale jurassienne est redevable de fort belles œuvres poétiques et de fructueuses recherches.¹¹⁾ Qu'il me permette de lui adresser ici mes vifs remerciements et l'expression de ma sincère gratitude pour l'empressement et l'amabilité avec lesquels il a mis ses matériaux à ma disposition.

On se rendra compte au premier coup d'œil que ces fôles ne sont pas des récits *originaux*, composés directement en patois, mais que ce ne sont que de simples traductions et adaptations de contes français connus et répandus au loin. (Sous ce rapport, la fôle de *Jean de l'Ours*¹²⁾ est typique.) Mais cela n'enlève rien à leur très réelle valeur; car l'on peut faire, à propos de ces fôles, la même observation que pour les fables de La Fontaine, imitées elles aussi d'auteurs latins, grecs ou hindous: nos fôles sont des reproductions de modèles français; mais le conteur s'est si bien approprié et assimilé sa matière, son adaptation patoise est si naturelle, si coulante, si aisée qu'il a vraiment fait du type primitif quelque chose de personnel et d'original; il en a tiré un récit à l'usage du peuple; le patois s'y meut à l'aise, se sent « à la maison », y parle sa vraie langue, sans apprêt ni recherche.¹³⁾ Sortant directement et spontanément de la tradition orale, nos fôles, avec leur allure si franche, si alerte, si familière, ont plus que d'autres produits populaires un pénétrant parfum de terroir; elles offrent par conséquent un sujet d'étude des plus attrayants, et

¹¹⁾ M. Surdez est l'auteur d'une tragédie en 3 actes: *Es baichattes* (= *aux jeunes filles*), Porrentruy 1902, et d'un drame en 4 actes: *Piera Péquigant*, 1906, qui sont de précieux monuments pour l'étude du patois jurassien. — ¹²⁾ Cf. *Mistral*: Mém. et récits, p. 199: « Il (le cousin Tourrette) savait tous les contes plus ou moins croustilleux qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: *Jean de la Vache*, . . . *Jean de l'Ours*, etc. » — ¹³⁾ Voir aussi le N° V: *La fôle du vieux cheval*, amplification très caractéristique du conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*.

méritent de retenir un moment la bienveillante attention des lecteurs de nos *Archives*.

Quelques-uns de ces récits pourront paraître trop libres ou trop inconvenants. Je ne saurais assez répéter qu'en *patois* ces crudités de langage, ces grossièretés n'ont pas la même portée qu'en français; au surplus, je renvoie le lecteur à ce que je disais *Arch. XIII* p. 46 (Cf. *Arch. VI* p. 1), à propos de proverbes ou dictons obscènes.

J'espère toujours arriver à compléter ma collection de fôles et à en recueillir encore un certain nombre qui existent bien certainement (p. ex. celle du *ptĕ pūāsă = Petit Poucet*), mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de noter. Il me sera facile, cas échéant, d'ajouter un supplément à la présente étude.

I. lĕ fōl dī rūdjə kərtxă La fôle du Rouge-Crochet.

Chose curieuse, tout le monde parle de cette fôle, mais personne ne sait plus exactement ce que c'est, et n'est en état de la raconter. A en juger d'après les renseignements passablement contradictoires que j'ai pu rassembler à ce sujet, il a dû exister autrefois une histoire, maintenant perdue, d'un individu qui, en possession d'un *rūdj kərtxă = crochet rouge*, faisait toutes sortes de farces aux gens. La tradition populaire ne connaît plus le récit lui-même; ce fait m'a été confirmé par plus de cent témoignages; seulement, le nom est resté et a donné naissance à plusieurs expressions encore usitées de nos jours. Par exemple, quand deux individus discutent longuement sans pouvoir se séparer et n'en finissent pas de s'accompagner jusque devant leur porte, on dit d'eux: *ĕ s' rĕkōtā lĕ fōl dī rūdj kərtxă = ils se racontent la fôle du Rouge-Crochet*. On le dit aussi d'un long récit embrouillé, obscur, dont on ne sort pas: *s'ā lĕ fōl dī rūdj kərtxă*; le français populaire dit même: *Ah! bah, on n'y comprend rien; c'est l'histoire du Rouge-Crochet!*

Donc *histoire longue et embrouillée*, comme les tours compliqués et innombrables que jouait le *Rouge-Crochet*.

D'autres personnes croient que cette fôle a dû être une de ces « *bringues* » populaires qui se recommencent indéfiniment, comme la fameuse histoire: « Dans les forêts de la Calabre, des

brigands habitaient. Pietro était leur chef; leur chef était Pietro, etc.»

Une autre idée que comporte cette fôle est celle de *farce* à jouer à quelqu'un, l'idée « *d'attrape* ». Et voici alors comment cette attrape se pratique. On demande à une personne:

— Faut-il te raconter la fôle du R.-C.?

— Si tu veux.

— On ne dit pas: Si tu veux.

— Comment!

— On ne dit pas: Comment.

— Mais...

— On ne dit pas: Mais! Etc.

On voit que la farce consiste à répéter, à chaque mot de son interlocuteur: *On ne dit pas...* ce qu'il vient de dire.

Voici enfin une autre variante de cette fôle; je cite quelques lignes de M^{me} Virginie Beureux-Jubin, à Fahy:

«Vous m'avez fait sourire en me demandant des renseignements sur la fôle du Rouge Crochet. J'en ai conservé dans la mémoire deux phrases de mes « anciens »; ils la disaient encore assez souvent, mais en patois; comme ceci:

Le premier disait:

s'ā st' ān, s'ā stə fān,
s'ā st' āfē k'mōtī
lē rūātāt txīə flīpā;
ē n'ēvī rā k'ēn
txās pō lē trā.

C'est cet homme, c'est cette femme,
c'est cet enfant qui montaient
la petite ruelle chez le petit Philippe;
ils n'avaient rien qu'un
bas pour les trois.

Un autre reprenait:

nyā! s'ā st'āfē
s'ā stə fān ē pō st' ān kə
dēxādī lē rūātāt txīə
flīpā; ē n'ēvī rā k'ēn txās
pō lē trā.

Non! c'est cet enfant,
c'est cette femme et puis cet homme
qui descendaient la petite ruelle chez
le petit Philippe; ils n'avaient rien
qu'un bas pour les trois.

On dit cela autant de fois qu'on veut et aussi vite que possible, pour voir celui qui a la langue la mieux déliée.»

Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de certain sur cette fôle qui, je le répète, a dû être extrêmement répandue, mais qui maintenant est sortie de la mémoire du peuple.

II. lę fōl dī txęrbōnā ę pœ d'lę Le fôle de la Braise et (puis)
rętāt. de la Souris.

(Patois de Miécourt, Ajoie.)

1^{re} Version:

1. ę y' ęvę ęn fwă ī txęrbōnā¹⁴⁾
ę pœ ęn rętāt¹⁵⁾ k' ălī prōmuę. ę
trōvęn ęn ęrvīar¹⁶⁾ ā fō dę Țō kăxpę¹⁷⁾
lę rętāt l'ęrę bī pēsę, mē l' txęrbōnā
dę n'n'ę!¹⁸⁾

2. lę rętāt pēsę ę pœ bōtę ęn
bōtx d' ętrę¹⁹⁾ pō l' txęrbōnā; mē
tȚę ę fō ā mwātā, lę bōtx brōlę ę
pœ ę txwayę dël' av ā fözę: tīmm!²⁰⁾

lę rętāt ryę tē k' sę pēsāt krāvę.

3. ęl s'än-älę vā l' krāvājīā pō
ęvwā ī pwēsō²¹⁾ pō rküdr sę pēsāt.

lę krāvājīā lę rāvyę vā lę trūā
pō ęvwā d'lę sūā²²⁾ pō bōtę ā sō
pwēsō pō rküdr lę pēsāt d'lę rętāt.

lę trūā lę rāvyę ā mōnīā pō
ęvwā dī krōxō.²³⁾

lę mōnīā lę rāvyę ā txę, pō ęvwā
dī byę.

1. Il y avait une fois une braise
et puis une souris qui allaient [se]
promener. Elles trouvèrent une rivière
au fond du Clos Gaspard. La souris
l'aurait bien passé[e], mais la braise
pas du tout!

2. La souris passa et puis mit un
fêtu de paille pour la braise; mais
quand elle fut au milieu, le fêtu
brûla, et puis elle tomba dans l'eau
en faisant: *tīmm!*

La souris rit tant que sa panse
creva.

3. Elle s'en alla vers le cordon-
nier pour avoir un poinçon pour re-
coudre sa (petite) panse.

Le cordonnier la renvoya vers la
trurie pour avoir de la soie pour mettre
à son poinçon pour recoudre la panse
de la souris.

La trurie la renvoya au meunier
pour avoir du son.

Le meunier la renvoya au champ
pour avoir du blé.

¹⁴⁾ Ce mot, diminutif de *txęrbō* = *charbon*, désigne ici une *braise*. — Dans le temps, lorsque partout encore on cuisait sur *l'ętr*, l'âtre, le foyer, on voyait pendue à côté de l'âtre, une pincette de fer blanc qui servait aux hommes à prendre *ī txęrbwęnā*, un *charbonnet*, une *braise* pour allumer leur pipe. Le *charbonnet* se trouvait toujours sous la cendre. — ¹⁵⁾ La *rętāt* = la souris, diminut. de *ęn ręt* = un rat ou une souris. (Cf. N^o III § 1.) *ęn t'ęplę-ręt* = *souricière*. Un équivalent du mot *souris* n'existe pas; on a cependant: *ī txāvęxrī* (Aj.) ou *txāvęxrī* (Vd.) = la *chauve-souris*. — ¹⁶⁾ Remarquer la prosthèse: *ęn-ęrvīar*; sans cela on dit: *lę rvīar*. (Cf. § 4: *l'ęrvīar*.) — ¹⁷⁾ Les *Clos Gaspard* est le nom d'un pré à Miécourt. — ¹⁸⁾ Voir N^o V, note 36 et 37. — ¹⁹⁾ La *bōtx* = *buchille*, *brin de paille*, *ī txępę d'bōtx* = un *cha peau de paille*. *l'ętrę* (*stramen*) = la *paille*, la *litière*. — La *bûche de bois* *lę trōtx* (p. ex.: *lę trōtx d'nā* = la *bûche de Noël*: Guélat a aussi *ęn ętxęn* = une *bûche de bois*. — ²⁰⁾ C'est une onomatopée destinée à dépeindre le bruit d'un charbon ardent qui tombe dans l'eau et s'éteint en produisant une sorte de sifflement. — ²¹⁾ C'est le mot français. Voir dans la version suivante le mot *pwētę*. (§ 2.) — ²²⁾ Le latin *seta* a donné *sūā* (Aj.), *sōā* (Vd.) et *sā* (Val-Terby, Montier, etc.) Voir ma note *Arch. V*, N^o 138, note 4. — ²³⁾ Le mot *krōxō* ou *kraxō* = le son (allemand *Krüs*ch).

lõ byē lē rāvyē ā būā põ ęvwā dī fmīā.

lõ būā lē rāvyē ā prē põ ęvwā dī fwē.

lõ prē lē rāvyē ā l'ęrvīār põ ęvwā d' l'āv.

4° l'ęrvīār bęyę d' l'āv ā prē; lõ prē bęyę dī fwē ā būā; lõ būā bęyę dī fmīā ā txē; lõ txē bęyę dī byē ā mōnīā; lõ mōnīā bęyę dī krõxõ ā lē trūā; lē trūā bęyę d'lę sūā ā krāvājīā; lõ krāvājīā ępęręyę sō pwēsō põ rkūdr lē pēsāt d'lę rētāt. mē ān-ętādē, lē rētāt ętę krāvę.

Le blé la renvoya au boeuf pour avoir du fumier.

Le boeuf la renvoya au pré pour avoir du foin.

Le pré la renvoya à la rivière pour avoir de l'eau.

4. La rivière donna de l'eau au pré; le pré donna du foin au boeuf; le boeuf donna du fumier au champ; le champ donna du blé au meunier; le meunier donna du son à la truie; la truie donna de la soie au cordonnier; le cordonnier (appareilla) prépara son poinçon pour recoudre la panse de la souris. — Mais en attendant, la souris (était) avait crevé.

2^{de} Version:

1. ę y'ęvę ęn fwā ī txęrbõnā ę pč ęn rētāt k' ālī prõmnę. ę trõvęn ęn ęrvīār ā fõ dī Xõ kǎxpę. lę rētāt l'ęrę bī pēsę, mē l'txęrbõnā dę n'n'ę!

2. ę fzęn ī põ dęvõ ęn bõtx d'ętrę. l'txęrbõnā txwǎyę ddē. ę fūǎx k' lę rētāt ryę, sę pēsāt tǎpę.²⁴⁾

l'txęrbõnā dyę ā lę rētāt:

— ę t' fā ālę vā lõ krāvājīā põ yī dmędę ī pwētę²⁵⁾ põ rkūdr tę pēsāt.

3. lõ krāvājīā yī dyę: — ę t' fā ālę vā l' pūā põ yī dmędę d' lę sūā põ l' krāvājīā, ę pč l' krevājīā vč t' bęyīā ī pwētę põ rkūdr tę pēsāt.

4. lõ pūā yī dyę: ę t' fā ālę vā l' mōnīā, yī dmędę dī krõxõ põ l'

1. Il y avait une fois une braise et puis une souris qui allaient [se] promener. Elles trouvèrent une rivière au fond du Clos Gaspard. La souris l'aurait bien passé[e], mais la braise, pas du tout!

2. Elles firent un pont avec un brin de paille. La (charbonnet) braise tomba dedans. A force que la souris rit, sa (petite) panse sauta.

La braise dit à la souris:

— Il te faut aller vers le cordonnier pour lui demander une alène pour recoudre ta panse.

3. Le cordonnier lui dit: — Il te faut aller vers le porc pour lui demander de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier veut te donner une alène pour recoudre ta panse.

4. Le porc lui dit: Il te faut aller vers le meunier, lui demander du son

²⁴⁾ Le verbe *tǎpę* = *sauter, éclater, crever (platzen)*; c'est le mot employé habituellement (Cf. *Arch.* IX p. 20, note 144). — ²⁵⁾ Le mot *pwētę* = 1° *alène de cordonnier, poinçon*; 2° *ligneul*. C'est le seul sens que donnent Guélat et Biéatrix. — Dans cette seconde acception, le patois a les deux mots: *lñõ* = *fil à ligneul* non encore poissé, et *pwētę* = *ligneul enduit de poix*. — Dans notre récit, on pourrait employer aussi bien: *alène* que *ligneul*; mais comme la 1^{re} version parle de *pwēsō*, il vaut mieux prendre *alène*, surtout qu'il y a *ī* et non *dī* *pwētę*.

pūa; ę pœ l' pūa t' bęyərę d' lę sūa
pō l' krāvājīa, ę pœ l' kərvājīa t'
bęyərę ī pwētę pō rkūdr tę pēsāt.

5. lō²⁶⁾ mōnīa yī dyę: ę t' fā ālę
tʒərī d' l'av vā lę rōtx, ę pœ l'mōnīa
t'bęyərę dī krōxō pō l'pūa, ę pœ l'pūa
t' bęyərę d' lę sūa pō l' krāvājīa, ę
pœ lō krāvājīa t' bęyərę ī pwētę pō
rkūdr tę pēsāt.

lę rētāt ę tē rītę k'ěl krāvę.

(M. Edouard Pheulpin, né en 1858, Miécourt, Ajoie.)

pour le porc; et puis le porc te don-
nera de la soie pour le cordonnier,
et puis le cordonnier te donnera une
alène pour recoudre ta panse.

5. Le meunier lui dit: -- Il te faut
aller chercher de l'eau à la roche, et
puis le meunier te donnera du son
pour le porc, et puis le porc te don-
nera de la soie pour le cordonnier, et
puis le cordonnier te donnera une
alène pour recoudre ta panse.

La souris a tant couru qu'elle creva.

III. Fōl dę pęizę ę dī pūa.

1. ę y'ęvę ęn fwā dę pęizę k' ęvī
tʒūę ī pūa. ę n' sęvī lęvū lā rętrō-
pę,²⁷⁾ fūex lę ręt y' ālī rōjyīa²⁸⁾ ęprę.

ę l' bōtęn tōt-ęmō l' tʒūę, ę lę ręt
rōjyī d' pū bęl.

2. ę yī bōtęn yōt txę; ę yī dmwęřę
pādū.

ę yī bōtęn yōt txī; ę yī dmwęřę
pādū.

l' vālā tʒūdę ālę lę dępādr; ę yī
dmwęřę pādū.

lę sęrvęt tʒūdę ālę dępādr l'vālā;
ęl y dmwęřę pādū.

Fōle des Paysans et du Porc. (Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans
qui avaient tué un porc. Ils ne sa-
vaient (là) où le remiser, [à] force
[que] les souris y allaient ronger
après.

Ils le mirent tout en haut la che-
minée, et les souris rongeaient de
plus belle.

2. Ils y mirent leur chat; il y de-
meura pendu.

Ils y mirent leur chien; il y de-
meura pendu.

Le valet crut aller les dépendre;
il y demeura pendu.

La servante crut aller dépendre le
valet; elle y demeura pendu[e].

²⁶⁾ Miécourt et les villages de la Baroche ont conservé l'article masc. *lō* = *le*; mais on est loin de l'employer d'une manière constante, et il est facile de se convaincre par ce morceau que les gens disent aussi souvent: *l'mōnīa* que *lō mōnīa*. J'ai noté exactement ce qu'on me disait; mais il serait chimérique, à mon avis, de vouloir rechercher dans les formes *lō* et *lā* des vestiges du cas sujet et du cas construit. — ²⁷⁾ Le verbe *rętrōpę* = *resserrer*, *remiser*, *soigner* un objet; p. ex.: *rętrōpę ęn rōb* = *serrer une robe dans une armoire*; ce que notre parler romand rend par le mot: *réduire*. *ęl ā tā d'ę rętrōpę* = *il est temps de nous «réduire», de rentrer à la maison*. — ²⁸⁾ Guélat et Biérix donnent *rōdjīa* et *rōjīa* = *ronger*; Biérix a: *rōjyīa* = *ronger*. Le Vâdais dit: *rōjīa* = *ronger*, et *rōjyīa* = *ronger*. Cependant en Ajoie on entend aussi: *rōjīa* et *rōjyīa*. *Le loir muscardin* (*Mus avellanarius*) s'appelle en patois *lę rētāt rōjyāl* (Porrentruy).

lê dêm tʒüdĕ âlĕ dĕpădr. lê sĕrvĕt; ĕl y dmwĕrĕ pădũ.

l' mĕtr tʒüdĕ âlĕ dĕpădr lê dĕm: ĕ y dmwĕrĕ pădũ.

La dame crut aller dépendre la servante; elle y demeura pendu[e].

Le maître crut aller dépendre la dame; il y demeura pendu.

Ici l'on dit à un des auditeurs:

— tə m' pĕdjən?

— *Oui.*

3. l' txĕ ĕvĕ trĕ mĕdjĭə d'lĕ; ĕ txyĕ ā nĕ dĭ txĭ.

l' txĭ txyĕ ā nĕ dĭ vālă.

l' vālă txyĕ ā nĕ d'lĕ sĕrvĕt.

lĕ sĕrvĕt txyĕ ā nĕ d'lĕ dĕm.

lĕ dĕm txyĕ ā nĕ dĭ xĭr.²⁹⁾

l'xĭr k' n' ĕvĕ pũ ră pĕ txĭər,³⁰⁾ ĕ txĭə ā nĕ də stũ k' m' ĕ pĕdjĕnĕ.

— Tu me pardones!

— *Oui.*

3. Le chat avait trop mangé de lard; il chia au nez du chien.

Le chien chia au nez du valet,

Le valet chia au nez de la servante.

La servante chia au nez de la dame.

La dame chia au nez du monsieur.

Le monsieur qui n'avait plus rien pour chier, a chié au nez de celui qui m'a pardonné.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

IV. lê fĕl dĭ rŭdjə pŭlă d'ŭtrēmō.

La fôle du Rouge-Poulet d'Outremont.

(Patois de Miécourt.)

1. ĕ y' ĕvĕ ĕn fwă l' rŭdjə pŭlă³¹⁾ d' ŭtrēmō³²⁾ k' s' ân-âlĕ ĕ ʒŭərĭmō³³⁾ pĕ rtʒŕĭ sât-ĕtʒũ k' ā yĭ dĕvĕ.

tʒĕ ĕ fĕ x' lĕ krŭ,³⁴⁾ ĕ trĕvĕ ĭ rnĕ k' yĭ dyĕ: rŭdjə pŭlă, rŭdjə pŭlă, ũ t' ā vĕ-t'? — ĭ vĕ ĕ ʒŭərĭmō rtʒŕĭ mĕ sât-ĕtʒũ. — ĭ v' âlĕ³⁵⁾ ĕvĕ twă. — dĕ nă,³⁶⁾ tə vrĕ sĕl. — ȝ n'n'ă!³⁷⁾

1. Il y avait une fois le Rouge-Poulet d'Outremont qui s'en allait à Florimont pour (re)chercher cent écus qu'on lui devait.

Quand il fut sur la Croix, il trouva un renard qui lui dit: Rouge-Poulet, Rouge-Poulet, où t'en vas-tu! — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

²⁹⁾ Le *xĭr* = 1^o le *monsieur*: ĕl ā vnĭ ĭ xĭr pĕ vĕ dmĕdĕ = *il est venu un monsieur pour vous demander*; 2^o le *maître de la maison*; c'est le sens ici. — ³⁰⁾ Le latin *cacare* = *txĭər*, forme que citent Guélat et Biérix; *txĭər* s'entend plutôt dans le Montaignon. — ³¹⁾ Le *rŭdj pŭlă*, pris ici comme nom propre, est un sobriquet qu'on donne aux gens qui ont les cheveux d'un rouge flamboyant. — C'est aussi le nom vulgaire du *Geranium herbe-à-Robert* (*Geranium robertianum*) dont la médecine populaire fait un si grand usage. — ³²⁾ Outremont, district de Porrentruy, commune de Montmelon, à 2 km. au N-E de St-Ursanne. — ³³⁾ Florimont est à la frontière française, près de Rechésy. — ³⁴⁾ La Croix, district de Porrentruy, 2 fermes à 3 km. N-O de St-Ursanne. *x'lĕ krŭ*, élision pour *xũ lĕ krŭ*. — ³⁵⁾ *ĭ v'âlĕ*, élision fréquente

tʒē l' cən fē ī bū, lō rnē dyē ā rūdjə pūlä: ī sœ sōl! — fōr-tə ā mō tʒū, ī t' pōtxrē!

2. tʒē ē fœ ā nwābō³⁸, ē trōvē ī lū k'yī dyē: rūdjə pūlä, rūdjə pūlä, ũ t'ā vē-t'? — ī vē ē ʒūārīmō rtʒōrī mē sāt-ētʒū. — ī v'alē ēvō twā. — dē nā, tə vrō sōl. — o n' n'ā!

əl-älēn. tō d'ī kō, lō lū yī dyē: rūdj-pūlä, ī sœ sōl! — fōr t'ā³⁹ mō tʒū, ī t' pōtxrē!

3. tʒē ē fœ prē d' bōfō, ē trōvē īn-ētē k' yī dyē: rūdjə pūlä, rūdjə pūlä, ũ t'ā vē t'? — ī vē ē ʒūārīmō rtʒōrī mē sāt-ētʒū. — ī v' alē ēvō twā. — dē nā, tə vrō sōl. — o n' n'ā!

əl älēn. tō d'ī kō, l'ētē yī dyē: rūdjə pūlä, ī sœ sōl! — fōr t'ā mō tʒū, ī t' pōtxrē!

4. l' rūdjə pūlä ērivē ē ʒūārīmō. tʒē lē fān l' vwāyē, ēl dyē ā sōn-ān:

— rwāsī l'rūdja pūlä kə vī rtʒərī sē sū! l'ān yī dyē:

— ē nō l'fā dēkōbrē⁴⁰ — ētā, dī lē fān, ī l' vœ bōtē kūtxiā ēvō nō djrēn; ē yī vlā bākē⁴¹ lēz-œyē; dmē l' mētī⁴² ē vœ ētr krāvē.

pour *ī vœ älē*. — ³⁶) dē nā = litt. Dieu, non! [Cf. dē o (dē āyā), ou pē dē o (pē dē āyā) = *par Dieu oui!*] Pour *non* le patois emploie le mot *nā*. Guélat a bien la forme *nō* et *dē nō* (*Dieu, non*) et Biétrix *dēnō* à côté de *dēnā*; mais *nā* est de beaucoup la forme la plus usitée et la plus répandue. — ³⁷) o n' n'ā = litt. *Oh! ne (non) n'est*; c'est la contre partie de o xy ā = *Oh! si est = oh! si fait!* Le Vâdais dit plutôt: o n' n'ē (o xyē); Biétrix a les deux formes *dē xyā* et *dē xyē*. (Cf. dē n' n'ē à Miécourt, Ajoie, note 18.) — Nos patois emploient en outre comme négation: *nānī* = *nenni*, et *n' fē* = *non fait*, contraire de *x'fē* = *si fait* (Cf. *Arch. IX* p. 30, note 194, et p. 232, note 48). — ³⁸) Le *Noirbois* est une métairie entre Porrentruy et Courgenay, m'a-t-on dit. — ³⁹) fōr-t' ā; voyez plus bas fōr tō ā, sans élision. — ⁴⁰) A propos de ce verbe *dēkōbrē* = 1° *décombrer, enlever les décombres*; 2° *détruire, tuer*, voir ma note *Arch. VIII* p. 248 N° 66. — ⁴¹) *bākē* = litt. becquer, piquer, frapper du bec. (Cf. *Arch. XI* p. 43, proverbe N° 398.) — ⁴²) Le patois dit toujours *dmē l' mētī* = *demain le matin*. Voir ci-dessus § 6: lō lādāmē l'mētī = *le lendemain le matin*.

Quand ils eurent fait un bout, le renard dit au R.-P.: Je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

2. Quand il fut au Noirbois, il trouva un loup qui lui dit: R.-P., R.-P., où t'en vas-tu? — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

Ils allèrent. Tout à coup, le loup lui dit: R.-P., je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

3. Quand il fut près de Bonfol, il trouva un étang qui lui dit: R.-P., où t'en vas tu? . . .

Ils allèrent. Tout d'un coup, l'étang lui dit: R.-P., . . .

4. Le Rouge-Poulet arriva à Florimont. Quand la femme le vit, elle dit à son (homme) mari:

— (Re)voici le Rouge-Poulet qui vient (re)chercher ses sous! L'homme lui dit:

— Il nous le faut (décombrer) tuer. — Attends, dit la femme, je le veux mettre coucher avec nos poules; elles lui veulent piquer les yeux; demain (le) matin, il (veut être) sera crevé.

fœ dĩ, fœ fê. lē djrën lõ bākën;
mē lõ rüdjə pülä dyë:

— rnē, rnē, pē fļõ d'mõ tẏũ, ẽ
ẽtrëyə mə tỗ sỗsĩ!

5. lõ lădmē l' mētĩ, lē făn fœ bĩ
ēbābĩ d'vūə tỗ sē djrën ẽtrëyē; ẽ
l' rüdjə pülä vệtẏẽ! ẽl dyë ă sôn-ăn:

— kmă vlă yĩ nõ fêr?⁴³) ẽ yĩ dyë:
— ẽtă, făn, nõ l' vlă bõțē dē nõț-
ētāl dē rüdjə bêt⁴⁴); ĩ lē vœ dēlă-
yĩ⁴⁵), ẽ lõ vlă bõkē⁴⁶) ẽ lõ vlă ẽkrëzē.

fœ dĩ, fœ fê. tẏẽ l' rüdjə pülä
vwăyë sỗlĩ, ẽ dyë:

— lũ, lũ, pē fļõ d' mõ tẏũ, ẽ ẽtrëyə
mə tỗ sỗsĩ!

6. s' fœ ẽn ẽfêr tẏẽ l'ăn vwăyë
lõ lădămē l' mētĩ tỗ sō ẽtāl d'rüdjə
bêt ẽtrëyë!

— ẽtă, dĩ lē făn, ĩ lõ vœ xĩkē⁴⁷)!
sĩ swă, ĩ lõ vă fũrē dē nõț fwë; tẏẽ
ẽ drămĩrē, ĩ yĩ vœ fõtr lõ fũ!

fœ dĩ, fœ fê. tẏẽ l' rüdjə
pülä vwăyë lõ fũ, ẽ dyë:
— ẽtē, ẽtē, pē fļõ d'mõ tẏũ, ẽ
năyă⁴⁸) mə tỗ sỗsĩ!

7. lē făn fœ ẽpëvũriă⁴⁹); ẽl rĩtē

Fut dit, fut fait. Les poules le
piquèrent; mais le R.-P. dit:

— Renard, renard, sors (hors) de
mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

Le lendemain (le) matin, la femme
fut bien ébahie de voir toutes ses pou-
les étranglées; et le Rouge-Poulet
vivait! Elle dit à son homme:

— Comment voulons (lui-nous)
nous-lui faire? — Il lui dit: — At-
tends, femme, nous le voulons mettre
dans notre étable des (rouges bêtes)
vaches; je les veux détacher, et [elles]
le veulent corner et [elles] le veulent
écraser.

Fut dit fut fait; quand le R.-P.
vit cela, il dit:

— Loup, loup, pars (hors) de mon
cul, et étrangle-moi tout ceci!

6. Ce fut une affaire quand l'homme
vit le lendemain (le) matin toute
son écurie de (rouges bêtes) vaches
étranglée!

— Attends, dit la femme, je veux
l'arranger! Ce soir je le veux fourrer
dans notre four; quand il dormira,
j'y veux foutre le feu!

Fut dit, fut fait. Quand le R.-P.
vit le feu, il dit:

— Etang, étang, pars (hors) de
mon cul, et noie-moi tout ceci!

La femme fut épouvantée; elle

⁴³) Remarquer la construction: *Comment voulons (y) lui nous faire* = comment *voulons-nous lui faire*? — ⁴⁴) Les *rüdjə bêt* désigne les *bêtes à corne* en général, les vaches. — ⁴⁵) *dēlăyĩ* (*deligare*) est ajoulot; le Vâdais dit: *dēlwăyĩ*. Le simple *ligare* a donné *lăyĩ* (Aj.) et *lwăyĩ* (Vd.) — *ĩ lăyĩ* = un lien, une jarretière (Aj.); le vâdais dit: *lwăyũr: y'ẽ pərjũ mę lwăyũr* = *j'ai perdu ma jarretière*; Guélat donne *lëyĩ* = lien, jarretière. Dans ce sens Biétrix donne: *lăyĩ d'txās* = jarretière (litt.: lien de bas) — Le *lien* pour les gerbes = *ẽn rərart* (Allem. *Rute*). — ⁴⁶) *bõkē* = cosser, frapper des cornes (comme les *boucs*); se dit dans tous les patois romands. — ⁴⁷) *xĩkē* all. (*sich*) *schicken*; on dit aussi *xĩtẏẽ* a ici le sens *d'arranger*: *ẽtă pē k'ĩ t'vă xĩkē!* = *attends seulement, (que) je veux t'arranger!* (Cf. mes notes *Arch. VII* p. 243, N° 1 et *VIII* p. 288, note 85.) — ⁴⁸) *năyĩ* est ajoulot; le vâdais dit: *nvăyĩ, ẽ s'nvăyĩ* = il se noie. — ⁴⁹) *ẽpëvũriă* dérive de *păvũ* (*pavorem*) = peur. Le vâdais a les deux formes: *păvũ* et *pëyũ* (Cf. ci-dessous N° VII § 12, et XI § 2), d'où la verbe *ẽpëyũriă*. L'adjectif *peureux* = *păvrũ* (Aj.) donné par Guélat et Biétrix, et *pëyũriă* (vâdais); en Ajoie on entend aussi *pëvrũ*.

ěprě sōn-ān, ě pě ě dyęn ā rūdjə
pūlä :

« rūdjə pūlä, rūdjə pūla, Χō tō tΧū!
nōt t'vlā rbęyīə tē sāt-ętΧū! »

courut après son mari, et puis ils
dirent au R.-P. :

« R.-P., R.-P., ferme ton cul!

Nous te voulons redonner tes cent
écus! »

[Mme Berthe Pheulpin, buraliste postale, à Miécourt, Ajoie.]

V. lę fōl dĩ vęyə txvā.⁵⁰⁾

1. ě y' ěvę ěn fwă dę pęřzē k' ěvī
ĩ vęyə txvā. ě n'ā sęvī pū rā fęr,
ě ě l' trākęn.⁵¹⁾

xū sō txmī, ě trōvę ěn vęyə trūə.

— v'ā s'tə vę,⁵²⁾ trūə?

— ĩ n' sęřō pū fęr d'lętā; nō djā
m'ę rāvīə.

— bōt tē ā mō tΧū, ĩ t' pūətxrę.

2. ě rälę pū lwē, ě ě trōvę ĩ vęyə
txī.

— v'ā s' tē vę, txī!

— ĩ n' vā pū rā pō lę mājō; nō
djā m'ę rāvīə.

— bōt tē ā mō tΧū, ĩ t' pūətxrę.

ěn būsęyāt⁵³⁾ pū lwē, ě trōvę ěn
vęyə vętx.

— v'ā s' tē vę, vętx!

— ĩ n' sę⁵⁴⁾ pū fęr d' vę; nō djā
m'ę trākę.

— bōt tē ā mō tΧū, ĩ t' pūətxrę.

3. ě rälę ĩ pō pū lwē, ě trōvę ĩ
vęyə būə.

— v'ā s' tē vę būə?

La fōle du Vieux Cheval.

(Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans
qui avaient un vieux cheval. Ils n'en
savaient plus rien faire, et ils le chas-
sèrent.

Sur son chemin, il trouva une
vieille truie.

— Où est-ce [que] tu vas, truie?

— Je ne [saurais] peux plus faire
de gorets; nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

2. Il (r)alla plus loin, et il trouva
un vieux chien.

— Où est-ce [que] tu vas, chien?

— Je ne vau plus rien pour la
maison; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai:

Un petit moment plus loin, il trou-
va une vieille vache.

— Où est-ce [que] tu vas, vache?

— Je ne (sais) peux plus faire de
veaux; nos gens m'ont chassée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

3. Il (r)alla un peu plus loin, et
trouva un vieux boeuf.

— Où est-ce [que] tu vas, boeuf?

⁵⁰⁾ Voir le conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*. — ⁵¹⁾ Le verbe *trākę* = 1° *traquer*: *trākę ĩ rnę* = *traquer un renard*; 2° *chasser*: *trākę ěn vęřš fō d' l'ętāl* = *chasser une vache (hors) de l'écurie*. — ⁵²⁾ Elision pour: *(lę)vū ās kə t' vę* = *Où est-ce que tu vas*. La langage populaire dit aussi souvent en français: *Où s'tu vas!* (Cf. Note 104.) — ⁵³⁾ Diminutif de *ęn būsę* (*pulsata*) = un instant, un moment: *ě y'ě ěn būsę k'ęl ě pęřę* = *il y a un instant qu'il a passé*. — ⁵⁴⁾ Ici *ĩ n' sę* est employé dans le sens de *ĩ n' sęřō* = *je ne saurais* = *je ne puis*, très fréquent dans notre patois.

— ĩ n' sĕ pŭ trĭnĕ lĕ txĕrŭā; nō djā m'ĕ rāvĭā.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

xŭ sŏ txmĭ, ĕ trŏvĕ ĕn vĕyŏ djrĕn.

— v'ā s' tĕ vĕ, djrĕn!

— ĩ n' sĕ pŭ fĕr d'ŭā; nō djā m'ĕ rāvĭā.

bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

4. ĩ pŏ pŭ lwĕ, ĕ trŏvĕ ĩ pŭ.

— v'ā s' tĕ vĕ, pŭ?

— ĩ n' sĕ pŭ txātxiā⁵⁵); nō djā m'ĕ trākĕ.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ. ĕn bŭsĕyat ĕprĕ. ĕ trŏvĕ ĩ txĕ.

— v'ā s' tĕ vĕ txĕ?

— ĩ n' sĕ pŭ pwār dĕ rĕt; nō djā m'ĕ txsĭā.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

5. ĕ trŏvĕn trĕtŭ ĩ bĕ txĕtĕ k' ĕtĕ vŏ⁵⁶). ĕl ĕpĕtxnĕ⁵⁷) ā dĕ brĕgā.

ĕ bŏtĕ lĕ trŭā xŭ l'fĕmĭā, lĕ txĭ xŭ lĕ pŭātx, lĕ vĕtx ā l'ĕtāl, l'bŭā ā lĕ grĕdj, lĕ djrĕn dĕ l'swāyā, l'txĕ dĕ lĕ sĕdr, l'pŭ ā tχŭĕ⁵⁸), ĕ l'txvā ālĕ ā dyānĭā.

6. ā mwātā d'lĕ nŏ, lĕ brĕgā ĕrĭvĕn ā txĕtĕ.

lĕ trŭā, ā lĕ vwāyĕ, lĕ pālsānĕ⁵⁹). ĕ s' s'sāvĕn ĕ tχŭdĕn ālĕ ā lĕ pŭātx: l' txĭ lĕ mŏrdjĕ. ĕ rĭtĕn ā l'ĕtāl: lĕ

— Je ne sais plus traîner la char-
rue; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

Sur son chemin, il trouva une
vieille poule.

— Où est-ce [que] tu vas, poule?

— Je ne sais plus faire d'œufs;
nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

4. Un peu plus loin, il trouva un coq.

— Où est-ce [que] tu vas, coq?

— Je ne sais plus cocher; nos
gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai. Un petit instant après, il trouva
un chat.

— Où est-ce [que] tu vas, chat?

— Je ne sais plus prendre de
souris; nos gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

5. Ils trouvèrent (très) tous un
château qui était vide. Il appartenait
à des brigands.

Il mit la truie sur le fumier, le
chien sur la porte, la vache à l'étable,
le Lœuf en la grange, la poule dans
le seau [d'eau], le chat dans les cen-
dres, le coq à la cheminée, et le che-
val alla au grenier.

6. Au milieu de la nuit, les bri-
gands arrivèrent au château.

La truie, en les voyant, les piqua.
Ils se sauvèrent et crurent aller à la
porte: le chien les mordit. Ils couru-

⁵⁵) Le verbe *txātxiā* se dit du coq qui coche la poule (*l' pŭ txāttx lĕ djrĕn*) [Cf. *Arch.* IX p. 118, note 234.]; sans cela signifie: *presser, pressurer*.

— ⁵⁶) Le latin *vocitu* donne régulièrement *vŏ*, fém. *vŏd*. (*q + c = ŏ*, cf. *nocte = nŏ*, *octo = ŏt*, *coquit = tχŏ*, etc. — ⁵⁷) *ĕpĕtxnĕ* est ajoulot; le vâdais dit: *ĕpĕrtnĕ*. — ⁵⁸) Le mot *tŭĕ* (vâdais) et *tχŭĕ* (ajoulot) est plus fréquemment employé que *txāmnĕ* = cheminée. Cf. le vieux français *tuel*.

— ⁵⁹) Le mot *pālsānĕ* est donné par Biétrix = *piqueter*. — Veut dire encore: *blessé, écorché avec i pālsō (baguette flexible)*. On dit aussi: *ĕl āt-ĕvŭ pālsānĕ = il a été roué de coups*. — Ici la truie les « pique » de son groin, leur donne des coups de boutoir.

vętx lę bõkķę ě lę tõrķę⁶⁰⁾. ě fiűen ā lę grędj: l' bũā yĩ yøvķę l' tẏũ. ě tẏűđen bwār ā swāyā d'āv: lę djręn lęz-ęxępķę⁶¹⁾ ęvõ sęz-āl. ě tẏűđen pwār lęz-űō ā sędrĩā: l' txķę yĩ rā-pyāxķę lęz-ęyā d' sędr ě lę grępķę. ě yøvķęn lęz-ęyā ān-ęmõ pķę vũār s' yõ fyõz d'lę ęfĩ ākwķę ā tẏűķę: l' pũ yĩ txyķę ā nķę. ě mõtķęn ā dyānĩā: lā txvā lę fõtķę ęvā lęz-ęgrķę.

7. ęl ęen pāvũ ě ębędnķęn l' txętķę.

ęl ālķęn đĩr ę vęjĩ k' yõt txętķę ętķę pyķę d'võlķęr,⁶²⁾ ě k' ě n' ęvĩ sęvũ ātrķę.

— đę lę kwķę, lę txęrdjũz ā fmĩā nķę fõtķę đę kõ d'trķę. nõz-ķ rĩtķę⁶³⁾ xũ lę pũātx: lę męrtxā yĩ sõ, k'ķę nõz-ķ fõtķę đę kõ d'pĩs đā tõt lę sā. nķę sõ rĩtķę⁶³⁾ ā l'ętāl: lā mętr đę bręgā nķę vlķę tẏűķę, ě kķę d' mętxķę. nķę s' sõ sāvķę ā lę grędj: lęz-ękõsũ⁶⁴⁾ nõz ķ fõtķę đę kõ d' ẏķę⁶⁵⁾, tķę k' nõz-ķ vķę-yũ. nķę sõ ālķę ā lę tẏűķęn pwār đā l'āv: lęz-ęxępũz nõz-ķ tķę mwęyĩā. nķę sõ ālķę pķę pwār nõz-űō ā sędrĩā: lę tẏűķęnĩār nõz-ķ txępķę lę sędr ęz-ęyā. nõz-ķ tẏűđĩā⁶⁴⁾ pwār nõt txĩā a tẏűķę: lę męsõ yĩ sõ, ě nõz-ķ tķę āpyāxũ lę fĩdyũr d'mwętxĩā. nķę sõ tẏűđĩā⁶⁶⁾

⁶⁰⁾ tõrķę, littéralement: *frapper de la tête comme le taureau*. Le taureau se dit: tõrķę (Ajoie passim) et tõrķę (Vd.); malgré cela, le Vâdais dit aussi tõrķę = cosser. On a aussi le subst. fém. lę tõrķę = *regard farouche, méchant, comme le taureau*. Ex.: kķę tõrķę ě fķę! = *quel mauvais regard il (fait) lance!* D'où l'adj. tõrķũ, tõrķũz, p. ex.: ęn vętx tõrķũz = *une vache qui a un regard farouche*, « *qui fait un sale oeil* », comme on dit vulgairement. —

⁶¹⁾ Le mot signifie: *laver le linge en le battant à grands coups sur la planche à savonner*. (Voir ci-dessous: lęz-ęxępũz = *les lavandières, les lessiveuses*. — ⁶²⁾ Mot français; le patois dit: *ĩ lęr (latro)* ou *ĩ lęrõ (latronem)*. —

⁶³⁾ Remarquer que le verbe rĩtķę est employé avec les deux auxiliaires: nõz-ķ rĩtķę (*nous avons couru*) et nõ sõ rĩtķę (*nous sommes courus*). — ⁶⁴⁾ *Ex-coicere = ękũr = battre en grange; ĩn-ękõsũ = un batteur en grange*. (Cf. *Arch. IX* p. 71, note 217.) —

⁶⁵⁾ Le mot ẏķę = fléau est ajoulot; le vâdais dit: *ĩ xvāyķę (flagellu)*. — ⁶⁶⁾ Ici aussi tẏűđĩā a deux auxiliaires; c'est la première fois que je rencontre la forme: nķę sõ tẏűđĩā.

rent à l'étable: la vache les cossa et les dogua. Ils coururent à la grange: le boeuf leur leva le cul. Ils crurent boire au seau d'eau: la poule les écla-boussa avec ses ailes. Ils crurent prendre les oeufs au cendrier: le chat leur remplit les yeux de cendres et les griffa. Ils levèrent les yeux en haut pour voir si leurs bandes de lard étaient encore à la cheminée: le coq leur chia au nez. Ils montèrent au grenier: le cheval les f... icha en bas les escaliers.

7. Ils eurent peur et abandonnèrent le château.

Ils allèrent dire aux voisins que leur château était plein de voleurs et qu'ils n'avaient (su) pu entrer.

— Dans la cour, les chargeuses (au) de fumier nous foutaient des coups de trident. Nous avons couru sur la porte: les maréchaux y sont, (qu'ils) qui nous ont foutu des coups de pince de tous les côtés. Nous (sommes) avons couru à l'étable: le maître des brigands nous voulait tuer à coups de marteau. Nous (se) nous sommes sauvés à la grange: les bat-teurs nous ont foutu des coups de fléau, tant que nous avons voulu. Nous sommes allés à la cuisine prendre de l'eau: les lavandières nous ont tout mouillés. Nous sommes allés

älē pwār nōt byë xū l' dyəniə : lē məjūrū yī sō, ę nōz-ē fōtū dē kō də pnā⁶⁷⁾ də rvī, də rvę. ę m'ē tülē djūsk sī m'ī vwāsī.

pour prendre nos oeufs au cendrier, les cuisinières nous ont jeté les cendres aux yeux. Nous avons pensé prendre notre viande à la cheminée: les maçons y sont, et nous ont tout rempli la figure de mortier. Nous (sommes) avons cru aller prendre notre blé sur le grenier: les mesureurs y sont, et nous ont foutu des coups de boisseau, de revient, de reva, et m'ont lancé jusqu'ici m'youici.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

VI. lę fōl d'lę fęyə dī rwă ę dī ptę bwărdjīə.

La fôle de la Fille du Roi et du petit Berger.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. ę y' ęvę ęn fwă ī rwă k'ęvę fę ĩn-ędī kə stū k' pōrę ęvwă lę drīə mō d'sę fęyə, l' ęrę ā męryędjə.

1. Il a avait une fois un roi qui avait fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille, l'aurait en mariage.

ęl ā vnī d' tō lę să⁶⁸⁾ ęn grōs rōt⁶⁹⁾ də xīr pō l' ęvwă. ę y' ęvę ī ptę bwărdjīə k' vwărdjē⁷⁰⁾ dē bęrbī xū l' txępwă; ę pō ę dmędę ā sę xīr lęvū k' ęl ālī⁷¹⁾; ę pō ę yī dyęn: l' rwă ę fę ĩn-ędī kə stū k' pōrę ęvwă lę drīə mō d'sę fęyə ę lę fęr ę kwăjīə, s'ā stū k' l'ęrę ā męryędjə.

Il est venu de tous les côtés une grande troupe de messieurs pour l'avoir. Il y avait un petit berger qui gardait des brebis sur le pâturage; et puis il demanda à ces messieurs (là) où (qu') ils allaient; et puis ils lui dirent: Le roi a fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille et la faire (à) taire, c'est celui-ci qui l'aurait en mariage.

⁶⁷⁾ Le *pnā* = le boisseau, ancienne mesure pour les grains. Dans l'évêché de Bâle, on en distinguait deux: *lə pnā d'lę mnędjə* = le boisseau de la « menage » (*Halle aux blés*) valant 15 litres, et *lə pnā dī prīs* = le boisseau du prince, valant 18 litres. — Le *pnā* se divisait en *dmę pnā* ($1/2$), *yōvrū* ($1/4$) et *kōpă* ($1/8$). — Ce mot « la menage » employé pour désigner la *Halle aux blés*, vient sans doute de *l'amenage* (*du blé*), d'où le mot patois *lę mnędjə* pour *l'ęmnędjə*; car *mener* = *mwănę* et *amener* = *ęmwănę*. — ⁶⁸⁾ *să* (*sensus*) = côté, est féminin: *ęn să*, *də stə să*. — ⁶⁹⁾ *rōt* vient de l'allemand *Rotte*: *ęn rōt də sūdę* (soldats) [cf. Arch. VI p. 162 sto. 2]. — ⁷⁰⁾ Ce mot *vwărdjē* n'est pas la forme ordinaire; le vâdais dit *vărdę* et *vwărdę*, l'ajoulot: *vădję*, *vwędję* (Guél.). — ⁷¹⁾ Remarquer la construction: *lęvū k'ęl ālī* = (*lă*) où qu'ils allaient; d'habitude on dit: *lęvū ęl ālī*.

2. l' ptę bwärdjĭə s' dyę: ę m' fā vūə s'ę n' y ęřę p' mwäyē d'ęvvä l' drĭə mǫ də stə bęxät. ĩ yĭ vǫ ęxbĭ äľę.

ęľ äľę dǫ vęə⁷²⁾ sę męř pǫ yĭ dmędę dǫ ũə,⁷³⁾ k' ę vlę y äľę äxĭ.⁷⁴⁾

3. tXę ę fǫ ęřivę txĭə l' rwä, ę vwäyę tǫ sę xĭr k' djazĭ dję dęvǫ sę fęyə, ę pǫ k' s'ęfǫxĭ d' yĭ řivę sę Xǫ; mę pĭə p' ũ n' pǫyę ľę fęř ę kwäĭjĭə, k' ęľ ęvę tǫädj⁷⁵⁾ ätXə ę yĭ řępǫdr, ę pǫ k' s' ęřę ľęə k'ęvę l' drĭə mǫ.

tXę ęľ ęn tǫ dĭ yǫt mǫ, l' rwä d'mędę s'ę n' y ęvę pǫ nǫ ę dyęn k'ę n' y ęvę pǫ řä k'ĭ ptę bwärdjĭə. ę dyę k'ę fäyę l' fęř äľę tǫ d' męm.

4. ęľ ęvę txĭə dę sę kęp, ę pǫ l' ęvę rbǫtę. ęľ äľę d' kǫt ľę fęyə dĭ rwä, ę yĭ dyę:

— *Bonjour, vǫz-ęř bĭ bęľ rǫdjə!*

— *J'ai le feu au cul.*

— *Si vous avez le feu au cul, dǫ ũə ĩ vǫ tXǫř.*

— ęvǫ kwä äs kə t' ľę rtĭrrǫ?

— sǫľĭ n' srę p' bǫ? k'ę dyę ä mǫtrę ęn ptęř vwädj.

— *Hou! k' ęľ yĭ dyę, vę txĭər!*

— *Eh! Mademoiselle! y ä dvę!⁷⁶⁾*

ę n'ę sęvǫ pǫ řä pǫ řępǫdr, ę pǫ s' ä ľǫ k' l'ęř-ęvǫ ä męřyędjə.

2. Le petit berger se dit: Il me faut voir s'il n'y aurait pas moyen d'avoir le dernier mot de cette fille. J'y veux aussi aller.

Il alla donc vers sa mère pour lui demander deux œufs, qu'il voulait aller aussi.

3. Quand il fut arrivé chez le roi, il vit tous ces messieurs qui parlaient déjà avec sa fille, et puis qui s'efforçaient de lui river ses clous; mais pas un seul ne pouvait la faire (à) taire, qu'elle avait toujours quelque chose à lui répondre, et puis que c'était elle qui avait le dernier mot.

Quand ils eurent tous dit leur mot, le roi demanda s'il n'y avait plus personne. Ils dirent qu'il n'y avait plus rien qu'un petit berger. Il dit qu'il fallait le faire aller tout de même.

4. Il avait chié dans son bonnet, et puis l'avait remis. Il alla près de la fille du roi, et lui dit:

— Bonjour, vous êtes bien belle rouge!

— J'ai le feu au cul.

— Si vous avez le feu au cul, deux œufs je veux cuire.

— Avec quoi est-ce que tu les retirerais!

— Cela ne serait pas bon? qu'il dit en montrant une petite verge.

— Hou! qu'elle lui dit, va chier!

— Eh! Mademoiselle, j'en viens!

Elle n'a su plus rien pour répondre, et puis c'est lui qui l'a eu[e] en mariage.

(Marie-Jeanné Guélat, née en 1815, Fahy, Ajoie.)

⁷²⁾ *vęə* (*versus*) = vers (Ajoie); on trouve aussi la forme *vā* (Cf. N^o I § 3). Le vâdais dit *vwä*. — ⁷³⁾ Remarquer l'hiatus: *dǫ ũə*; d'habitude on dit: *dǫz-ũə*. — ⁷⁴⁾ Ce mot *äxĭ* = *aussi* ne s'emploie qu'en Ajoie; inconnu au Vâdais qui dit toujours *ęxbĭ*. — ⁷⁵⁾ *tǫädj* est ajoutot; inconnu au Vâdais qui n'a que: *ędę*. — ⁷⁶⁾ Je ne sais comment expliquer cette forme: *y ä dvę*, littéralement: *j'en deviens*, ni à quoi la rattacher. On m'affirme de Porrentruy que *y ä dvę* est l'équivalent de *y ä řvĭ* et s'emploie à la montagne, dans les villages voisins de la frontière française. — Fahy n'est du reste pas éloigné du village français d'Abévillers, où cette expression est courante.

VII. lǝ fōl də Jean de l'Ours.

La fôle de Jean de l'Ours.

(Patois d'Alle, Ajoie.)

1. ē y' ɛv̄ɛ ɛn fwă ɛn bɛxăt k' ɛv̄ɛ
 ũ ĩn-ăfē, ɛ pœ ɛl ă vñɛ xĩ sōl k' ɛl
 lǝ pǝtxɛ də l'bō. ɛ pœ ɛ y' ɛ ĩn-ŭrs
 k' l'ɛ rɛmēsɛ ɛ l' pǝtxɛ⁷⁷⁾ də sɛ kă-
 vɛrn; ɛ pœ tʒɛ st' ŭrs ălɛ fǝ, ɛ yĩ
 bǝtɛ ɛn grōs pīər ă ptxũ, k' ɛ n'
 sɛtxœx⁷⁸⁾ pɛtxĩ; ɛ pœ ɛ l' nŭrisɛ ɛ
 yĩ bɛyɛ ɛ tāsīə.

ɛ vñɛ xĩ grō ɛ pœ xĩ fūə ă tāsɛ
 sĩ lɛsɛ d'ŭrs! tʒɛ s'ă k'ɛ fũ prũ
 grō, ɛ rǝtɛ stə pīər ɛ pœ ɛ pɛtxɛ fǝ,
 ɛ s' bǝtɛ ɛ rǝlɛ sɛ sɛvŵă lɛvũ ɛl ălɛ.

2. ɛl ălɛ txīə ĩ pɛyzɛ kə lə pyɛdɛ⁷⁹⁾
 pǝ vālă. ɛ yĩ dyɛn lǝ lădmɛ: « ɛ t'
 fă ălɛ fɛr dī bō pǝ ĩ bō txīə⁸⁰⁾! »

ɛ pœ ɛl ălɛ də l' bō, ɛ kăsɛ sɛz-
 ɛbr ă dʒnō⁸¹⁾; ɛl ă fzɛ ĩ mōsɛ. ɛl ălɛ
 dīr: « ɛ fă păr kɛtr txvă pǝ l' ălɛ
 tʒɛri. » — ɛl ălɛn ɛv̄ɔ sɛ kɛtr txvă,
 ɛ pœ ɛ txɛrdʒɛn sĩ txīə dʒɛk⁸²⁾ ɛl
 ɛrɛtxɛ⁸³⁾. sɛ txvă nɔ sɛtxɛn ălɛ; ɛ
 vñɛ xĩ grɛñ k' ɛ prəñɛ sĩ txīə pɛ lɛ
 kŭə ɛ l' ɛ trīnɛ dʒɛk⁸²⁾ ɛ l' ɔtă ɛv̄ɔ
 lɛ kɛtr txvă.

3. sɛ djă ɛtĩ ɛbăbĩ ɛ n' sɛvĩ kwă
 n' ă fɛr⁸⁴⁾; ɛ dyɛn: « ɛ fă l' ăvĩə
 pǝtxɛ ă sĩ mlĩ də lɛ prɛ ɛv̄ɔ tǝ sɛ

1. Il y avait une fois une fille qui
 avait eu un enfant, et puis elle en
 [de]vint si fatiguée qu'elle le porta
 dans le bois. Et puis il y a un ours
 qui l'a ramassé et le porta dans sa
 caverne; et puis quand cet ours allait
 dehors, il (y) mettait une grosse pierre
 au trou, qu'il ne (sût) pût partir; et
 puis il le nourrissait et lui donnait à
 téter.

Il [de]vint si gros et si fort en
 tétant ce lait d'ours! Quand (c'est
 qu')il fut assez grand, il (r)ôta cette
 pierre et puis il (partit dehors) sor-
 tit, et se mit à rouler sans savoir (là)
 où il allait.

2. Il alla chez un paysan qui (le
 plaïda) l'engagea pour valet. Ils lui
 dirent le lendemain: « Il te faut aller
 faire du bois pour un bon char! »

Et puis il alla dans le bois, et
 cassa ces arbres (au) sur le genou;
 il en fit un monceau. Il alla dire:
 « Il faut prendre quatre chevaux pour
 l'aller chercher. » — Ils allèrent avec
 ces quatre chevaux, et puis ils char-
 gèrent ce char jusqu'[à ce] qu'il rompit.
 Ces chevaux ne (surent) purent aller;
 il [de]vint si fâché qu'il prit ce char
 par la queue et l'a traîné jusqu'à la
 maison avec les quatre chevaux.

3. Ces gens étaient ébaubis et ne
 savaient quoi (n') en faire; ils dirent:
 « Il faut l'envoyer porter à ce moulin

⁷⁷⁾ Dans cette phrase les temps des verbes ne correspondent pas: *il l'a ramassé et le porta*. — ⁷⁸⁾ *sɛtxœx* imparft. subj. de *sɛvŵă*, dans le sens de *pouvoir*. — ⁷⁹⁾ Le verbe *pyɛdɛ* (*placitare*) signifie: 1. *plaider en justice*; 2. *plaider un travail*, en régler les conditions par contrat; 3. *plaider un domestique* = l'engager par contrat. — ⁸⁰⁾ L'Ajoie dit *txīə* (carne), le vâdais: *txɛə*; Guélat donne aussi *txɛə*. — ⁸¹⁾ *kăsɛ ă dʒnō* = litt. *casser au genou, sur le genou*; de même: *ɛtr ă dɔ* = *être au dos, être sur le dos*. — ⁸²⁾ Le mot *dʒɛk* ou *dʒɛk* s'emploie comme conjonction: *jusqu'à ce que*; ici littéralement: *jusqu'il rompit*. — ⁸³⁾ *ɛrɛtxɛ* = *surcharger, succomber* (Guél.) A ici le sens de *céder, rompre sous le poids*. Biérix dit: *Faire plier quelqu'un sous le poids*. — ⁸⁴⁾ Remarquer cette liaison: *kwă n'ă fɛr*.

dyēl, kə sē k' yī ālī n' ā rəvəñĩ p';
 ẽ vœ ẽtr dẽkõbrẽ. »

ẽ mõjũrẽn dũ sẽ d' byẽ; ẽ lẽ
 prəñẽ dõ sẽ brẽ tõ kmã dẽ sẽtxã d'
 lẽ sã,⁸⁵⁾ ẽ s'ã vẽ ã sĩ mlĩ. tẒẽ ẽl ẽ-
 rĩvẽ, sẽ dyēl kmãsẽn ẽ l' ãtũrẽ ẽ vlĩ
 l' trũẽ. ẽ pœ lũ dyẽ:

« k' ās-k' võ vlẽ fẽr? » — ẽl ĩ fzĩ
 rã k' lẽ gātẽye⁸⁶⁾. tẒẽ ẽ vwäyẽ sõlĩ,
 ẽ bõtẽ sõ byẽ dẽ l' mlĩ ẽ kmãsẽ ẽ
 pãr sẽ dyēl, d' lẽ txẽpẽ ddẽ ẽ d' lẽ
 mõdr ẽvõ sõ byẽ. ẽ fzẽ ã mwẽ sũtx, ã
 xẽ sẽ d' fẽrẽn, d' lẽ nwãr, d' lẽ by-
 ãtx, d' lẽ rũdj, dã tõt lẽ sũãtx. ẽ y'
 ẽvẽ trõ d' sẽ; ẽ tũrẽ ẽn kũãdj ẽ twẽ⁸⁷⁾
 ẽ lẽz-ẽtẽtxẽ tõ ãswẽn, ẽ prəñẽ sõlĩ
 xũ sõ kõ.

tẒẽ sẽ djã l' vwäyẽn rvəñĩ ẽvõ
 stã grõs txẽrdj, ẽ kriẽn: « ẽlẽrm! »
 ẽ tẒũdẽ ẽtr dẽ yõt dyəniõ ẽ l' dẽ-
 rõttxẽ⁸⁸⁾.

4. ẽ yī dyẽn k' ẽ vlĩ bõtr ã grẽdj
 põ ẽkũr, ẽ yī bẽyẽn ĩ syẽ⁸⁹⁾. « k' ās-
 k'ĩ vœ fẽr dã sõsi? ĩ n' sẽrõ ẽkũr ẽ-
 võ sĩ syẽ, ẽl ã trõ ptẽ. ĩ vœ ãlẽ ã
 bõ ã fẽr ã. »

ẽl ãlẽ ã bõ ẽ prəñẽ lõ pũ grõ
 txẽn k' ẽ põyẽ trõvẽ põ lẽ vãrdj, ẽ
 l' pũ grõ sẽpĩ põ l' mẽsã⁹⁰⁾. ẽ s' ã

⁸⁵⁾ C'est la première fois que je rencontre cette construction: *des sachets du (de) sel*; en patois, *sã* est féminin. — ⁸⁶⁾ *fẽr lẽ gātẽyã* = *faire les chatouilles, chatouiller*. En voulant tourmenter et tuer Jean de l'Ours, les diables ne faisaient que le chatouiller! — ⁸⁷⁾ *kũãdj ẽ twẽ*, littér. *corde à tour*, grosse corde avec laquelle on serre la perche qui presse le foin ou le blé. Le mot *twẽ* est ajoulot; le vâdais dit *tõ* ou *tõr*. (Voir ci-dessous § 12, 1^{re} ligne.) — ⁸⁸⁾ Le verbe *dẽrõttxẽ* = littér. *dérocher*, p. ex. *dẽrõttxẽ dẽ pĩãr* (pierres); puis *jeter à bas, décharger*. — ⁸⁹⁾ Voir note 65. L'Ajoie dit *Ẓẽ* et *syẽ*. Le Vâdais *xwäyẽ* dérive de *flagellu*; pour *syẽ* ou *Ẓẽ*, il faut supposer un *fl(agenu)* (Cf. *plenu* = *pyẽ*). — ⁹⁰⁾ *La manche* = *lẽ mẽdjã*; *le manche* = *l' mẽdj*. Dans quelques villages, à Buix, p. ex., *ĩ mẽsã* = *le manche du fléau*. Le *mẽsã* désigne aussi un *petit sapin* pouvant fournir un *manche de fouet*. Ex.: *y' ẽ kõpẽ ĩ mẽsã* = *j'ai coupé un manche de fouet*.

dans les prés avec tous ces diables, que ceux qui y allaient n'en revenaient pas; il veut être (débarrassé) tué.»

Ils mesurèrent deux sacs de blé; il les prit sous ses bras, tout comme des sachets (du) de sel, et s'en va à ce moulin. Quand il arriva, ces diables commencèrent à l'entourer et voulaient le tuer. Et puis lui dit:

« Qu'est-ce que vous voulez faire. »
 Ils [ne] lui faisaient rien que les chatouilles. Quand il vit cela, il mit son blé dans le moulin et commença à prendre ces diables, de les jeter dedans et de les moudre avec son blé. Il fit au moins cinq, six sacs de farine, de la noire, de la blanche, de la rouge, de toutes les sortes. Il y avait trop de sacs; il tira une corde de char et les attacha tous ensemble, et prit cela sur son cou.

Quand ces gens le virent revenir avec cette grosse charge, ils crièrent: « Au secours! » Ils crut être dans leur grenier et la jeta bas.

4. Ils lui dirent qu'ils voulaient mettre en grange pour battre; ils lui donnèrent un fléau. « Qu'est-ce que je veux faire de cela? Je ne saurais battre avec ce fléau, il est trop petit. Je veux aller au bois en faire un.»

Il alla au bois et prit le plus gros chêne qu'il put trouver pour la verge, et le plus gros sapin pour le manche.

rvæñĕ ěvō sĭ syĕ dō sō brĕ ě äļĕ dĕ
lĕ grĕdj pō ěkūr. — lō prāmĭā kō
d' syĕ k' ě bĕyĕ, ě fzĕ vŭlĕ lĕ mājō
ã l'ĕr. ě yĭ dyĕn k' ě n' le sĕrĭ vādĵĕ.

5. ě pĕtxĕ ě äļĕ vā ĩ mĕrtxā, k'
yĭ dyĕ pō vŭā s' ě fĭārĕ bĭ dvĕ. ě
yĭ dyĕ k' āyā. — ě yĭ bĕyĕn lō pŭ
grō mĕtxĕ k' ě y' ěvĕ ã lĕ fōardĵ.
ě l' trōvĕ trō ptĕ pō fĭrĭ ěvō; ě dyĕ:
« ě fā m' fĕr ĩ grō mĕtxĕ! » — lō
prāmĭā kō d' mĕtxĕ k' ě bĕyĕ, ěl
āfōsĕ l'āĵĕn ě pĕlĕ bĕyā, tō ã tĭār.

6. lō mĕrtxā ā vnĭ ěbābĭ, ě yĭ
dyĕ: « k' ās k' ĩ t' vĕ bĕyĭā, ě pĕ tō
t'ān-ādrĕ? »

« — vō m' fārĕ ěn kĕn k' pājĕx
sĭtĵā mĭl! »

kōm ě⁹¹⁾ n' ěvĕ p' prŭ d' fĭā
dĕ sĕ fōardĵ, ěl⁹¹⁾ äļĕ dĕ ĩ mĕgĕzĭ
pō ětxĕ dĭ fĭā. ě prāñĕ tō lĕ bĕr d'
fĭā k' ě trōvĕ, ě pĕ lĕ txĕrdĵĕ xŭ
sōn-ĕpāl, ě pĕ ě rvæñĕ ã lĕ fōardĵ pō
fĕr sĕ kĕn dĕvō tō sĭ fĭā. tĵĕ ěl ō
sĕ kĕn, ěl äļĕ vwāyĕdjĭā.

7. ěl ã trōvĕ ũ k' ětĕ sĭtĕ ā dō
kōtr ěn mōtāñ.⁹²⁾

« — k' ās k' t'fĕ sĭ? » k'ĕ yĭ dyĕ.

« — vwālĭ ěn mōtāñ kō mō grāv⁹³⁾
pō pĕsĕ; ĩ lĕ vĕ bŭsĕ dĕ ěn sã. —
ĕ bĭ! t' ě ākwĕ ĩ bō bōgr! ě t' fā
vnĭ ěvō mwă! » ě s' ěplĕ dālĭ lō bŭs-
mōtāñ.

8. tĵĕ ě fĕn ĩ pō pŭ lwĕ, ěl ã
trōvĕn ũ k' ětĕ kŭtxĭā xŭ lĕ rĭv d' ĩ
lĕ. ě yĭ dyĕ:

« — k' ās kō tō fĕ sĭ? — vwālĭ

Il s'en revint avec son fléau sous le
bras et alla dans la grange pour
battre. — Le premier coup de fléau
qu'il donna, il fit voler la maison en
l'air. Ils lui dirent qu'ils ne le sau-
raient garder.

5. Il partit et alla vers un maré-
chal, qui lui dit pour voir s'il frappe-
rait bien devant. Il lui dit qu'oui. —
Ils lui donnèrent le plus gros marteau
qu'il y avait en la forge. Il le trouva
trop petit pour frapper avec; il dit:
« Il faut me faire un gros marteau! »
— Le premier coup de marteau qu'il
donna, il enfonça l'enclume et puis
la bille, tout en terre.

6. Le maréchal est [de]venu éba-
hi, et il lui dit: « Qu'est-ce que je te
veux donner, et puis tu t'en iras! »
« — Vous me ferez une canne qui
pèse cinq mille! »

6. Comme *il* n'avait pas assez de
fer dans sa forge, *il* alla dans un
magasin pour acheter du fer. Il prit
toutes les barres de fer qu'il trouva,
et puis les chargea sur son épaule
et puis il revint à la forge pour faire
sa canne avec tout ce fer. Quand il
eut sa canne, il alla voyager.

Il en trouva un qui était assis (au)
le dos contre une montagne.

« — Qu'est-ce que tu fais ici?
qu'il lui dit.

— Voici une montagne qui me
gêne pour passer; je la veux pousser
(dans) d'un [autre] côté. — Eh! bien,
tu es encore un bon bougre! Il te
faut venir avec moi! » Il s'appelait
(alors) donc le Pousse-Montagne.

8. Quand ils furent un peu plus
loin, ils en trouvèrent un qui était
couché sur la rive d'un lac. Il lui dit:

« — Qu'est-ce que tu fais ici? —

⁹¹⁾ Le premier *il* se rapporte au *maréchal*, le second à Jean de l'Ours.

— ⁹²⁾ C'est plutôt le mot français; le patois dit *mōtĕñ*. Le mot français a été amené sans doute à cause du nom propre qui suit: *l'bŭs mōtāñ*. — ⁹³⁾ Le verbe *grĕvĕ* (*gravare*) signifie *empêcher, gêner, grever*.

ĩ lę kə m' grəv pŏ pēsē; ĩ l' vœ bwār. — ę bĩ! t' ę ākwę ĩ bŏ bŏgr! ę t' fā vni ęvŏ mwă. » ę s' nŏmę dālĩ l' *Impétueux!*

ę s'ā vē=lē trā xũ lę rīv d'ęn kŏb. stũ k' ęvę bũ sĩ lę, s' bŏtę ę pĩxĩ, ę năyę tŏ stə kŏb.

9. ę s'ā vē ĩ pŏ pũ lwē ę trŏvęn ĩ txētę; ęl ātręn dädę, ę tʒręn tŏ pwă dę⁹⁴) sĩ txētę, ę n' trŏvęn nũ. « ę bĩ! nŏ vlă dmürę sĩ, » k' ę dyęn. ę y' ęvę tŏ s' k' ę făyę pŏ vıvr: dĩ kŏ, dę füzi, tŏ s' k' ę făyę.

lŏ lădmę, *Jean de l'Ours* dyę: « nŏ vlă älä ģ lę txęs, dũ d' nŏ! s'ā l' bũs mŏtăñə kə vădjřę. tʒę t'ęřę fę lę nŏn, k'ę srę mędĩ, tə swănrę, ę pŏę nŏ vlă vni nŏnę. »

mędĩ vñę, ę n' ŏyęn pə swănrę; ę s' păsęn⁹⁵): « ę y' ā ęřivę kęk txŏz. »

10. dĩ tă k' ę kŏpę lę sŏp, ę y' ę ęn vęyə fän k' älä yĩ dmędę ĩ mŏxę d' pę. ę yĩ bęyę ĩ mŏxę d' pę. tʒę ęl l'œ, ę yĩ sätę dxũ, ę lŏ fzę tŏ rŭdj də sę, kə n' sŏtxę swănrę.

lŏ lădmę, ę dyęn ģ sĩ bwăyũ d'āv d' vădję. sə fŏę lę męm *répétition* k' lę vwăyə, ęvŏ lę vęyə ę lę sŏp.

Jean de l'Ours yŏ dyę lŏ lădmę: « s'ā mwă k' vœ vădję ädjđŏ; vŏ n' sęt ră, vŏ n'ęt ră k' dę pŏltrŏ! »

11. stə vęyə rälę pŏ dmędę l' älmŏn⁹⁶) tʒę ę kŏpę lę sŏp, kŏm lęz-ātr djwę. stə vęyə lŏ tʒũdę kăkę, sĩ *Jean de l'Ours!* « — k'ās kə t' vœ

⁹⁴) Litt. *tout par dans ce château.* — ⁹⁵) Le patois dit *s' păsę = se penser*, influence de l'allemand. Le parler populaire dit aussi: *je me suis pensé.* — ⁹⁶) D'habitude on dit *āmŏn*; Guélat donne les deux formes: *āmŏn* et *ęmŏn*; d'où le subst. *ĩn-ęmŏnřă*, litt.: *un aumônier = un mendiant.*

Voici un lac qui me gêne pour passer; je le veux boire! — Eh! bien, tu es encore un bon bougre! Il te faut venir avec moi.» Il se nommait donc l'Impétueux.

Ils s'en vont les trois sur la rive d'une combe. Celui qui avait bu ce lac se mit à pisser, et noya tout[e] cette combe.

9. Ils s'en vont un peu plus loin et trouvèrent un château; ils entrèrent dedans, ils cherchèrent tout par dedans le château, et ne trouvèrent personne. « Eh! bien, nous voulons demeurer ici, » qu'ils dirent. Il y avait tout ce qu'il fallait pour vivre: du bois, des fusils, tout ce qu'il fallait.

Le lendemain, Jean de l'Ours dit: « Nous voulons aller à la chasse, deux de nous! C'est le Pousse-Montagne qui gardera. Quand tu auras fait le dîner, qu'il sera midi, tu sonneras, et puis nous voulons venir dîner.»

Midi vint, ils n'entendirent pas sonner; ils (se) pensèrent: « Il (y) lui est arrivé quelque chose.»

10. Du temps qu'il coupait la soupe, il y a une vieille femme qui alla lui demander un morceau de pain. Quand elle l'eut elle lui sauta dessus, et le fit tout rouge de sang, qu'il ne (sut) put sonner.

Le lendemain ils dirent à ce buveur d'eau de garder; ce fut la même répétition que la veille, avec la vieille et la soupe.

Jean de l'Ours leur dit le lendemain: « C'est moi qui veux garder aujourd'hui; vous ne savez rien, vous n'êtes rien que des poltrons! »

11. Cette vieille (ralla) revint pour demander l'aumône quand il coupait la soupe comme les autres jours. Cette vieille le pensait frapper, ce

fēr? » k'ĕ yĭ dyĕ; ĕ n' fzĕ rã k' d'ĭ fēr lĕ gätĕyā. ĕ yĭ fōtĕ ĭ kō ĕ lĕ tülĕ⁹⁷⁾ bĭ lwĕ. ĕl rsätĕ dĕ ĭ ptxũ ĕ pĕ ģ n' lĕ rvwäyĕ pũ.

ĕ swänĕ tẂĕ s' fĕ l'ür d' nōnĕ. « ĕ n'ĕ p' fĕ kmã nõ, » k'ĕ dyĕn. dālĭ tẂĕ ĕ fĕn lĭ, ĕ yō dyĕ: « s'ā dĭx k' vō vōz-ĕt lĕxĭā ĕrādĭjĭā pã stā vĕyā? vōz-ĕt dĕ bĕ pŏltrō! ĕ fā k' nõ sĕtxĭ lĕvũ āt-ālĕ stā bōgr dā vĕyā! »

12. ĕ tẂarĕn ĭ twĕ ĕ prānĕn dĕ kŭädĭ ĕĭ pnĭā, k' ĕl ĕtĕtxĕn sĕ kŭädĭ ĕvō lĕz-ĕs dā sĭ pnĭā. ĕ y' ān-ĕ ũ k' mōtĕ ddĕ; ĕ yĭ bĕyĕn ĭ gryã⁹⁸⁾ pŏ gryänĕ tẂĕ ĕ fārĕ lŏ rtĭrĭā ĕmō.

ĕl ālĕ bĭn-ĕvā, mĕ lĕ pāvũ l'prānĕ; ĕ gryänĕ ĕ ĕ fāyĕ lŏ rtĭrĭā ĕmō. — lŏ skō⁹⁹⁾ dālĭ dĭ k' ĕl ādrĕ. mĕ fwā! ĕ fzĕ kŏm l'ātr! tẂĕ ĕ fĕ ĭ pō ĕvā, ĕ gryänĕ, k' ĕ fāyĕ lŏ rtĭrĭā ĕmō.

Jean de l'Ours dyĕ: « ģ n' sĕ rã fēr dā vŏ! ĭ yĭ vĕĕ ālĕ, mwā! » ĕ pĕ ĕ prānĕ sĕ kĕn dā sĭtẂ mĭl ĕvō lŭ.

13. tẂĕ ĕ fĕ ā fō, ĕ trŏvĕ ĕn vĕyā fān k' ĕtĕ ĕsĭātĕ kŏt ĭ fŭā, k' s'ĕtxādĕ. « mō pŭär ōn, k' ās kə vŏ vnĭ fēr pwā xĭ¹⁰⁰⁾? ĕ y'ĕ trā géants¹⁰¹⁾ kə rtĕñā trā prĭsĕs, lĕ trā scĕr, dĕ sĕ txĕbr lĭ. »

⁹⁷⁾ Pour le verbe *tülĕ*, voir *Arch. IX* p. 116, note 216. C'est littéralement *lancer, jeter avec une tül* (*sarbacane*) — ⁹⁸⁾ Voici le nom des diverses cloches: a) *lĕ tẂĕpĕn* = grosse cloche de fer pour les vaches, *le toupin*, comme on dit dans la Suisse romande; b) *lĕ sŏtx*, la cloche (soit à l'église, soit la *sonnaille* des vaches); c) *lĕ sŏnādā* ou *sŏtxāt*, la clochette des vaches; d) *le gryã*, petit *toupin* qu'on met aux veaux; e) *l' rŏlā* = le grelot. — ⁹⁹⁾ En patois et en français populaire jurassien, on dit le « *sekond* » et non le « *segond* ». — ¹⁰⁰⁾ Le mot *ici* = *sĭ* (*sĭ dvĕ, vĭ vwā sĭ*); cependant on ne dit pas *pwā sĭ par ici*, mais bien *pwā xĭ*. (Cf. un peu plus bas: *k' ās k' vŏ vnĭ fēr sĭ?*) — ¹⁰¹⁾ Mot français, inconnu au patois.

Jean de l'Ours! « — Qu'est-ce que tu veux faire? » qu'il lui dit; elle ne faisait rien que d'y faire les chatouilles. Il lui f...icha un coup et l'envoya bien loin. Elle (re)sauta dans un trou, et puis on ne la revit plus.

Il sonna quand ce fut l'heure de diner. « Il n'a pas fait comme nous, » qu'ils dirent. Alors quand ils furent là, il leur dit: « C'est ainsi que vous vous êtes laissé arranger par cette vieille? Vous êtes des beaux poltrons! Il faut que nous sachions où est allée cette bougre de vieille! »

12. Ils cherchèrent un tour et prirent des cordes et un panier, qu'ils attachèrent ces cordes avec les anses de ce panier. Il y en a un qui monta dedans; ils lui donnèrent une clochette pour sonner quand il faudrait le retirer en haut.

Il alla bien en bas, mais la peur le prit; il sonna et il fallut le retirer en haut. — Le second alors dit qu'il irait. Ma foi! il fit comme l'autre! Quand il fut un peu en bas, il sonna, qu'il fallait le retirer en haut.

Jean de l'Ours dit: « On ne (sait) peut rien faire de vous! J'y veux aller, moi! » Et puis il prit sa canne de cinq mille avec lui.

13. Quand il fut au fond, il trouva une vieille femme qui était assise près d'un feu, qui se réchauffait. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire par ici? Il y a trois géants qui retiennent trois princesses,

kāk ā lē pūətx d' lē prēmīər txēbr; ę y' ę ęn bēl prīsēs kə vñē ǫvīə. « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñī fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjū! »

ęl ętē kǫtxīə xǫ sō yē k' drēmē. « lēxiət-lǫ vñī! » kə dyę; ę pǫ ęl ę kmēsīə d' kākē xǫ l' pyētxiə ęvǫ sę kēn pǫ lǫ rēvwayīə.

14. tǫ l' géant lǫ vwăyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches,¹⁰²⁾ k' yī dyę, k'ās kə t' vī fēr sī? »

Jean de l'Ours yī bęyę ī kō d'kēn ę l'tūlē ũtr lǫ mūr. ę fǫ tǫ ũē tǫ rwă¹⁰³⁾. lē prīsēs yī bęję lē mē, ę fūəx k' ęl ętē ęj d'ętr dęlvīrē d' sī géant. ę yī dyę: « ę y'ę ākwę dū d' mē sǫr dē sē txēbr lī, ę pǫ lē géants sō ākwę pǫ grō kə stū-sī. » ęl ęrivę ā lē skōd pǫ lē dęlvīrē.

kāk ā lē pūətx d'le skōd txēbr, ę lē prīsēs kə vñē ǫvīə ętē ākwę pǫ bēl kə l'ātr. ę yī dyę: « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñī fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjū! — lēxiət lǫ pēə vñī! » kə dyę; ę pǫ ę rkǫ-mēsę d' kākē ākwę pǫ fūə xǫ l' py-ētxiə ęvǫ sę kēn pǫ lǫ rēvwayīə.

15. tǫ l' géant lǫ vwăyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, kə yī dyę, k'ās tə vī¹⁰⁴⁾ fēr sī? » Jean de l'Ours yī bęyę ī kō, l' fǫtē pę tiər,

¹⁰²⁾ Le narrateur n'a pas patoisé ces mots si typiques, mais leur a précieusement conservé leur forme originale. — ¹⁰³⁾ Le latin *rigidu* donne régulièrement *rwă* (*e + c, g = wa*: *tectu = twă*; *rege = rwă*; *frigidu = frwă*; *strictu = ętrwă*, etc.) — ¹⁰⁴⁾ On dit aussi souvent: *k'ās tə vī fēr* que *k'ās kə tə vī fēr* (Cf. 14); de même en français populaire, on dit plus souvent: *Qu'est-c' tu viens faire* que: *Qu'est-ce que tu viens faire?* (Cf. note 52.)

les trois soeurs, dans ces chambres-ci. »

[II] frappe à la porte de la première chambre; il y a une belle princesse qui vint ouvrir. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! »

Il était couché sur son lit qui dormait. « Laissez-le venir! » qu'il dit; et puis il a commencé de frapper sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

14. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'il lui dit, qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Jean de l'Ours lui donna un coup de canne et le lança outre le mur. Il fut tué tout raide. La princesse lui baisa les mains, à force qu'elle était aise d'être délivrée de ce géant. Elle lui dit: « Il y a encore deux de mes soeurs dans ces chambres-là, et puis les géants sont encore plus (gros) grands que celui-ci. » Il arriva à la seconde [princesse] pour la délivrer.

[II] frappe à la porte de la seconde chambre, et la princesse qui vint ouvrir était encore plus belle que l'autre. Elle lui dit: « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! — Laissez-le seulement venir! » qu'il dit; et puis il recommença de frapper encore plus fort sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

15. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'est-ce que tu viens faire ici? » Jean de l'Ours lui donna un coup, le

lõ prñē pē lē pīə ē l' tʃũē dē sō pō
d'txēbr.

pō l'ātr ē l' dēkōbrē ākwē lē mēm
txōz. ēl ētī xə ējē¹⁰⁵), sē pūər prīsēs!

s'ētē dāli pō rmōtē ēmō sī ptxū!

ē bōtē lē prēmīər dē l' pēniə, pō
lē tīriə ēmō, ē pōē ē grīyənē.

16. tʃē ēl āt-ēyū āsō, ē dyā lē
dū: «ō! lē bēl djā!» ē ē s' dīxpūtī
lōkē lē vlē ēvwā.

lē prīsēs yō dyē: «ē y'ē ākwē mē
sōer ēvā.» ē lēxēn ālē lō pēniə, ē
tīrēn ēmō lē skōd ē lē trōvēn ākwē
pū bēl kə l'ātr. ē yō dyē: «ē y'ē
ākwā lē pū djūən k'ā ēvā!»

ē lēxēn ālē lō pniə pō lē rtīriə
ēmō. «ēl ā ākwē pū bēl k' lēz-ātr!»

ē dyēn lē dū: „s' nō tīrā *Jean de
l'Ours* ēmō, nō nə vlā pū rā ēvwā
ē dīr. “ dāli ē l' lēxēn ā fō.

17. lū n' sēvē kmā fēr pō mōtē,
ēl ālē vā stə vēyə kə s' ētxādē ē pōē
yī dyē: „s' tə mə n' tīr pə fō d'sī
ptxū, i t' tūā¹⁰⁶!”

stə vēyə yī dyē: „ē y'ē ī grōl-
ūājē¹⁰⁷) k'ā ān-ī tā yūā. tə t' ētxvāl-
rē¹⁰⁸) dxū, ē pōē t' pārē d'lē txīə k'
t'ān-ōx prū; ē pōē tō lē kō k'ē kriərē:
kwāk! t' yī bēyərē ęn gūlē d' txīə.
s' te n' ān-ē p' prū pēr-āsō, ē bī, ē
vōē rvānī ēvā.”

f... icha par terre, le prit par les
pieds et le tua dans son pot de
chambre.

Pour l'autre, il le débarrassa en-
core la même chose. Elles étaient si
aises, ces pauvres princesses!

(C'était alors) Il s'agissait main-
tenant de remonter en haut ce trou!

Il mit la première dans le panier,
pour la tirer en haut, et puis il sonna.

16. Quand elle a été en haut, ils
dirent les deux «Oh! la belle (gent)
personne!» Et ils se disputaient le-
quel la voulait avoir.

La princesse leur dit: «Il y a en-
core mes soeurs en bas.» Ils laissè-
rent aller le panier, ils tirèrent en
haut la seconde et la trouvèrent en-
core plus belle que l'autre. Elle leur
dit: «Il y a encore la plus jeune qui
est en bas!»

Ils laissèrent aller le panier pour
la retirer en haut. «Elle est encore
plus belle que les autres!»

Ils dirent les deux: «Si nous ti-
rons Jean de l'Ours en haut, nous
ne voulons plus rien avoir à dire.»
Alors ils le laissèrent au fond.

17. Lui ne savait comment faire
pour monter. Il alla vers cette vieille
qui se chauffait et puis il lui dit:
«Si tu (me ne) ne me tires pas hors
de ce trou, je te tue!»

Cette vieille lui dit: «Il y a un
gros oiseau qui est en un tel lieu.
Tu *v'achevaleras* dessus, et puis tu
prendras de la chair que tu en aies
assez; et puis tous les coups qu'il
criera: Couâc! tu lui donneras une
bouchée de chair. Si tu n'en as pas
assez par là-haut, eh! bien, il veut
revenir en bas.»

¹⁰⁵) Comparez cette forme *ējē*, littéralement: *aisées*, à la forme *ēj*
(*aise*) ci-dessus § 14. — ¹⁰⁶) Influence du français; le patois dit *tʃũē*. —
¹⁰⁷) La forme *ūājē* est ajoulote; le vâdais dit: *ōjē*. Quant à *grōl-ūājē* c'est
une forme analogique à *ī bēl-ūājē*. — ¹⁰⁸) Mot rare, litt. *s'achevaler*, *se mettre*
à cheval sur. Guélat a: *ētxvālē* = *monter à cheval*.

18. ẽ tʒũdẽ k' ẽl ǎn-ẽvẽ prũ prĩ; mẽ ẽ pǎrẽ k'ẽ y' ẽvẽ ǎ; ẽ n'ǎlẽ rǎ k'djẽk ǎ mwatǎ ẽ pœ ẽ rvœñẽ ẽvǎ ¹⁰⁹).

tʒẽ ẽ fœ ǎ fõ, ẽ dyẽ ǎ stǎ vẽyǎ: „s'ǎ lõ drǎ kõ ¹¹⁰)! s' tǎ mǎ n' fẽ p' ǎlẽ ǎsõ, ï t' tũõ!

— ẽ bĩ, ẽ võ fǎ pǎr d' lẽ txiǎ pũ k' võ n' ǎn-ẽvĩ; ẽ pœ ẽ y'ẽ ï põĩñǎ dẽ st' ǎrmẽrǎt dẽ sĩ mũõ ¹¹¹); ẽ y'ẽ d' lẽ grẽx ddǎ. tʒẽ võ n' ǎrẽ pũ d' txiǎ, kǎ stǎ bẽt dirẽ: kwak! võ s' kõprẽ ï mõxẽ d' txiǎ ǎ lẽ txẽb õ ǎ lẽ tʒœx, ẽ pœ võ yĩ bẽyǎrẽ; ẽ pœ võ s' frǎyǎrẽ ẽvõ stǎ grẽx, ẽ võ vlẽ ẽtr tõ rwǎrĩ. “

ẽ n' ǎlẽ piǎ p' djẽk ǎsõ k' ẽ s' fǎyẽ djẽ kõpẽ d' lẽ txiǎ; ẽ s' frǎyẽ vĩtmǎ ẽvõ stẽ grẽx, ẽ pœ ẽ fœ rwǎrĩ.

19. tʒẽ ẽ fœ ǎsõ, dǎlĩ, ẽ n' sẽvẽ kẽ t xmĩ pǎr. ẽl ẽvẽ ẽdẽ sẽ kẽn. dǎlĩ ẽ kmẽsẽ d' vwǎyẽdzĩ ẽ d' rõlẽ ǎ l'ẽvẽtũr, sẽ sẽyvǎ lẽvũ ẽl ǎlẽ.

ẽl ǎlẽ tõ drwǎ txwǎ xũ sĩ txẽtẽ lẽvũ ẽtĩ sẽ trǎ prĩsẽs. tʒẽ ẽl lõ vwǎ-yẽn, ẽl lõ rkõñẽxẽn tõ kõtǎ; ẽ pœ lẽ dũz-ǎtr sǎ sǎvẽn, ẽ pœ ẽ meryẽ dǎlĩ lẽ pũ bẽl ẽ lẽ pũ djũǎn dẽ trǎ prĩsẽs.

20. ẽ fzẽn dẽ nǎs, ï rpẽ kǎ y' ẽvẽ *bouche que veux-tu*, pẽs *que peux-tu*, *va chier aux quatre coins de la chambre!* lẽ pũ ẽ rõti rĩtĩ pwǎ lõ vlẽdjǎ, lõ kũtẽ xũ lõ dõ, lẽ mõtẽdj dõ lẽ kũǎ; tʒũ vlẽ ǎ prǎñẽ.

18. Il croyait qu'il en avait assez pris; mais il paraît qu'il y avait haut; il n'alla rien que jusqu'au milieu, et puis il revint en bas.

Quand il fut au fond, il dit à cette vieille: « C'est la dernière fois! Si tu (me ne) ne me fais pas aller là-haut, je te tue!

— Eh! bien, il vous faut prendre de la chair plus que vous n'en aviez; et puis il y a un petit pot dans cette (petite) armoire dans ce mur; il y a de la graisse dedans. Quand vous n'aurez plus de viande, que cette bête dira: Couâc! vous (se) vous couperez un morceau de chair à la jambe ou à la cuisse et puis vous y donnerez; et puis vous (se) vous frotterez avec cette graisse, et vous voulez être tout (re)guéri. »

Il n'alla seulement pas jusque là-haut qu'il se fallut déjà couper de la chair; il se frotta vite avec cette graisse, et puis il fut (re)guéri.

19. Quand il fut là-haut, il ne savait quel chemin prendre. Il avait toujours sa canne. Alors il commença de voyager et de rouler à l'aventure, sans savoir (là) où il allait.

Il alla tout droit choir sur ce château où étaient les trois princesses. Quand elles le virent, elles le reconnurent tout (comptant) de suite; et puis les deux autres se sauvèrent, et puis il (maria) épousa alors la plus belle et la plus jeune des trois princesses.

20. Ils firent des noces, un repas qu'il y avait [à] *bouche que veux-tu*, *panse que peux-tu*, *va chier aux quatre coins de la chambre!* Les porcs rôtis couraient par le village, le couteau sur le dos, la moutarde sous la queue; qui voulait en prenait.

¹⁰⁹) Remarquer tous ces ẽ = ùl: impersonnel, ùl: Jean de l'Ours, et ùl: l'oiseau. — ¹¹⁰) Le mot kõ = *coup* et *fois*. Notre patois n'a pas un correspondant au vaudois: *yãdzõ*. — On dit indifféremment: ï kõ ou ẽn fwǎ. — ¹¹¹) Voir ci-dessus § 14: ùtr lõ mũr.

stü k' m'ë rëkõtë sōsī ëtë ā lë
tʒōjën, ëvō ën rōb d' pëpië. lō fūō
s'ī prāñë, ë föë öblidjīō d' sō sāvë ë
pöë d' ritë djëk lëvü ël ā.

Celui qui m'a raconté ceci était
à la cuisine, avec une robe de pa-
pier. Le feu s'y prit, il fut obligé
de se sauver et puis de courir jus-
que (là) où il est.

Pierre Caillet, né en 1827, à Alle (Ajoie).

(à suivre)

Die Sittenmandate im Wiler Stadtarchiv.

Von Gottfried Kessler in Wil.

Unter Mandat versteht man bekanntlich einen Regierungserlass, der polizeiliche Verfügungen, sowie Bestimmungen und Verordnungen für das öffentliche Leben zur Besserung der Sitten enthält. Solche Mandate wurden früher an den Rathäusern, Kirchentüren u. s. w. angeschlagen und durch die Pfarrer von den Kanzeln dem Volke vorgelesen. Am häufigsten waren Religions-, Sitten-, Kleider-, Bettel-, Pest-, Flur- und Münzmandate. Auch das Archiv in Wil (St. Gallen) weist eine Anzahl der verschiedensten Mandate aus der Zeit vom 16. bis 18. Jahrhundert auf. Es sind zum Teil äbtische Erlasse, die für sämtliche „hochfürstlich st. gallische Lande“ Geltung hatten, zum Teil Mandate des Stadtrats von Wil, die sich nur auf speziell wilische Verhältnisse beziehen. Schon Landammann Sailer (gest. 1870), der Geschichtschreiber Wils, schenkte diesen Mandaten, aus denen wir die Sitten und Gebräuche vergangener Zeiten kennen lernen, seine Aufmerksamkeit, indem er sie sichtete, zum grossen Teil registrierte und sich mit dem Gedanken trug, sie entweder auszugsweise als selbständige Arbeit zu veröffentlichen oder als „Sittenbilder“ in den zweiten Teil seiner „Chronik von Wil“ einzuflechten. Verschiedene Umstände, vor allem sein Wegzug von Wil, liessen ihn seinen Plan nicht zur Ausführung bringen (wie ja auch der zweite Teil seiner Wiler Chronik nie erschienen ist). Wir geben nun, unter Benützung der Sailer'schen Vorarbeiten, eine gedrängte Übersicht dieser Mandate, wobei wir die wichtigsten und interessantesten Stellen derselben wörtlich herausheben.

Die ältesten Erlasse sind, wie anderwärts, Religions- und Sitten-Mandate. Das erste derselben stammt aus dem Jahre 1505. Die darin enthaltenen und später zu be-